

5 MAI 1945



PRIX : 30 FRANCS

LE MONDE ILLUSTRÉ



CAMP DE BILSEN :

Torturé pendant trois ans par les nazis, ce malheureux arrive, épuisé, au seuil de la Liberté

BERLIN, BERCEAU ET TOMBE DE L'ORGUEIL ALLEMAND

FR 9

CINQ EXPERTS PARISIENS

Georges BLAIZOT

Président, Directeur général, Arbitre-Expert près le Tribunal de Commerce de la Seine - Expert près les Douanes Françaises

164, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 164
près l'Eglise Saint-Philippe-du-Roule

Beaux livres anciens et modernes. Direction de grandes ventes.
Achat de bibliothèques et de beaux ouvrages

Emile BOURGEY

Expert en monnaies et médailles pour collections. Antiquités grecques et romaines. Sceaux, intailles, camées. Achat. Direction de ventes publiques

7, rue Drouot, PARIS (9^e) - Tél. PRO. 88-67

P. DAMIDOT et J. LACOSTE

Meubles anciens - Objets d'Art - Tapisseries

10, rue Rossini - Tél. PRO. 59-30

H.-D. FROMANGER

Expert près le Tribunal civil de la Seine
Joaillerie - Orfèvrerie ancienne et moderne

37, rue de Courcelles - Tél. CARnot 10-80

André et Guy PORTIER

Expert d'objets d'Extrême-Orient
Primitifs : Amérique - Afrique - Océanie - Arts

24, rue Chauchat, PARIS (9^e)

BRILLANTS
PERLES
SAPHIRS
RUBIS
EMERAUDES

YVES ROUÉ
JOAILLIER

61, Bd. Malesherbes, Paris (8^e - St-Augustin)



J'achète
ÉVENTAILS ANCIENS
MONTRES ANCIENNES
BIJOUX ANCIENS
CAMÉES — BIBELOTS
Marc BIETRIX
51, rue La Fayette
TRU. 11-57 - PARIS IX^e - TRU. 89-49

VOICI VOTRE ÉCOLE

L'ÉCOLE DES SCIENCES ET ARTS,
81, boul. des Belges à LYON et 16, rue du Général-Mallette, Paris 16^e, vous permettra de faire chez vous, en toutes résidences, les meilleures études par correspondance. Demandez l'envoi gratuit de la brochure ou notice qui vous intéresse :

- Notice : 1775 Cours d'orthographe.
- Broch. : 1776 Classes prim. et second. complètes. B.E. B.E.P.S. Baccal.
- Notice : 1777 Cours de rédaction.
- Notice : 1778 Cours de formation scientifique (math., phys., chimie).
- Notice : 1779 Cours de dessin industriel.
- Notice : 1780 Cours de commerce et de comptabilité.
- Broch. : 1781 Dunamis (méthode de culture mentale).
- Notice : 1782 Cours de dessin artistique.
- Notice : 1783 Cours d'éloquence.
- Notice : 1784 Cours de publicité.
- Notice : 1785 Formation musicale.
- Notice : 1786 Initiation aux grands problèmes philosophiques.
- Notice : 1787 Carrières des P.T.T.

Nombreux et brillants succès aux examens officiels.

Roffignac

LA MARQUE



NOS JEUX

LE BRIDGE

Nous rappelons les données du problème de jeu proposé la semaine dernière :
NORD. — Pique : A.8.6.5.4. — Cœur : V.9.3. — Carreau : 8. — Trèfle : A. 8.6.3.
EST. — Pique : D.V.10.4. — Cœur : R.10.5. — Carreau : 9.2. — Trèfle : D. 10.9.5.
SUD. — Pique : R.2. — Cœur : A.D.7. — Carreau : A.R.D.V.7.4. — Trèfle : R.7.
OUEST. — Pique : 9.7. — Cœur : 8.6.3.2. — Carreau : 10.6.5.3. — Trèfle : V.4.2.

Ouest donneur. Est ouvre imprudemment de 1 trèfle. Nord-Sud demandent 7 sans-ata Ouest entame 3 de carreau.
Voici comment Sud a joué.

Prenant la première levée à carreau, il a joué le 2 de pique vers l'as de Nord, puis joué valet de cœur ; Est a couvert du roi et Sud pris de l'as. Sud a ensuite joué ses deux rois n puis défilé ses carreaux. Après la neuvième levée, la situation était la suivante :

NORD
Pique : 8.6.
Cœur :
Carreau :
Trèfle : A.8.

OUEST
Pique :
Cœur : 8.6.
Carreau :
Trèfle : V.4.

EST
Pique : D.
Cœur : 10.5.
Carreau :
Trèfle : D.

SUD
Pique :
Cœur : D.7.
Carreau : 4.
Trèfle : 7.

Lorsque Sud jouera son dernier carreau, Ouest qui connaît les deux dames noires de partenaires et son 10 de cœur gardé jette un petit cœur pour tenter de rester gardé à tr Nord jette le 6 de pique. Est est squeezé dans ses trois couleurs. Quelle que soit la carte o jette, Sud fait le reste des levées.

Voici un coup joué récemment, au cours d'un tournoi, aux Etats-Unis. Nord-Sud vulnérables, Sud est donneur.

Les cartes sont ainsi distribuées :

NORD
Pique : D.10.4.
Cœur : R.V.
Carreau : R.V.7.
Trèfle : R.D.V.9.3.

OUEST
Pique :
Cœur : D.9.7.5.2.
Carreau : 10.6.5.
Trèfle : A.7.6.4.2.

EST
Pique : R.V.8.5.3.
Cœur : A.6.
Carreau : 9.4.2.
Trèfle : 10.8.5.

SUD
Pique : A.9.7.6.2.
Cœur : 10.8.4.3.
Carreau : A.D.8.3.
Trèfle :

Les enchères se sont développées de la façon suivante :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 pique.	Passe.	2 trèfles.	Passe.
2 carreaux.	Passe.	2 S.A.	Passe.
3 cœurs.	Passe.	3 piques.	Passe.
4 piques.	Passe.	Passe.	Passe.

Ouest entame 5 de cœur. Sud réussit son contrat.

E. MICHEL-TYI

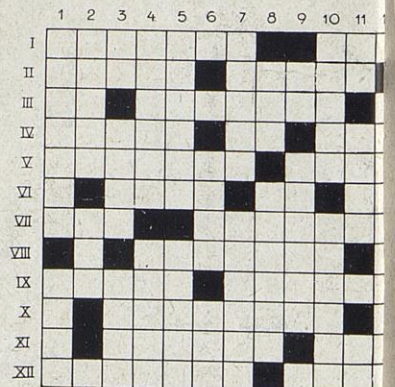
NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 10

HORIZONTALEMENT. — I. Est maintenant intégrale. — Fait rire. — II. Adverbe. — Est dans l'air. — III. Symbole. — A souvent besoin d'une bonne correction. — IV. Entier quand il est de neuf. — Participe. — Interrup- teur de courant. — V. Ont coutume le plus sou- vent de faire de fausses déclarations d'identité. — Rend plus cuisante une douleuruse. — VI. Abrita un maître de forges. — Préposition. — Note. — VII. Son spectacle est permanent. — Tombe s'il n'est pas soutenu. — VIII. Fait sa pelote avec des épingles. — IX. On n'utilise presque chez lui que le séant. — Doit connaître le mode d'emploi. — X. Ses protégés régnèrent sur Chypre et sur Jérusalem. — XI. Caustique. — Tire vanité de son extraction. — XII. Une erreur d'aujourd'hui qui sera peut-être une vérité de demain. — Bien qu'il fût très changé il vieillit en restant toujours vert.

VERTICALEMENT. — 1. Fait des levées avec les plis des autres. — Souverain. — 2. Il est si dur qu'aucune dent ne peut l'attaquer. — Feu rouge. — 3. Article. — On doit bien avoir sa fusée en main. — Croyait vraiment au pou- voir des choses écrites. — 4. Il faut en avoir pour en faire. — Porte parfois le même nom que vous. — 5. Naturaliste suédois. — Sous l'échine. — 6. Point. — Canton. — 7. Ne va pas avec la mesure. — Annonce d'une restitu- tion prochaine. — 8. Peut être douce sans cesser d'être dangereuse. — Ne laisse que la peau sur les os. — 9. En noir. — Son col n'est pas tou- jours facile à repasser. — 10. Mieux apprécié lorsqu'il est culotté. — Tire une partie de sa valeur de la pureté de son eau. — 11. Sa nais- sance est dispendieuse. — Créateur. — Début d'une victoire de Napoléon. — 12. Sont encore moins droits qu'un bancal.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 9

HORIZONTALEMENT. — I. Allume Ma. — II. Atout, leur. — III. Tumeur, lèvres IV. ose, votive. — V. Ti, popote, ce. — VI. glier, Upas. — VII. Mèler, Ran. — VIII. cui, ion. — IX. Ennu, Edenté. — X. Rési- Ap. — XI. Ev, iota, âge. — XII. Brise-lar
VERTICALEMENT. — 1. Autotomie, et 2. Usine, n.r.v. — 3. Lmae, gléne. — 4. plexus. — 5. Mouvoir, iiii. — 6. Europe, so 7. Ut, torquette. — 8. Lit, idéal. — 9. Elev er. — 10. Eve, pain, Am. — 11. Mur, ca tage. — 12. Arènes, Nèpes.



Le dimanche 29 avril, la vie politique française aura été marquée par un double événement : le retour à la légalité républicaine avec le premier tour des élections municipales et la participation des femmes à ces élections. En province, mais plus encore à Paris, c'est en rangs serrés que les électrices participèrent à cette consultation électorale.

LA FRANCE ET LE MONDE

PROGRÈS VERS LE BON SENS

Nous voici aux premiers jours de la conférence de San-Francisco. Lorsqu'elle a été décidée il n'était guère possible de prévoir le terme exact des opérations militaires, on n'était pas en droit de tabler sur la rapidité vertigineuse avec laquelle elles se sont développées depuis la date finale des réunions d'Yalta et San-Francisco. Elle n'était pas conçue en tenant compte de l'état des choses tel qu'il s'est présenté le jour de l'inauguration. De cette marche des événements, il est résulté une évolution du « climat » qui entourait à son origine la conception de ces grandes assises internationales.

Le but est resté, bien entendu, le même, c'est-à-dire d'établir les voies et moyens pratiques propres à mettre en œuvre les principes du plan de Dumbarton Oaks.

Mais, dès le cours des dernières semaines, on s'appropriait à cette tâche avec une tournure des esprits sensiblement modifiée, par rapport au début de sa préparation.

Outre le domaine militaire, du reste, d'autres faits, des contacts en coulisse, des prises de positions, des constatations d'évidences auxquelles on n'avait pas songé ont rendu moins « carrées » les attitudes de certains acteurs influents ou dignes de considération.

Mais le grand et douloureux événement qu'a été la mort du président Roosevelt est venu apporter un élément nouveau et de première grandeur destiné à faire naître les incertitudes touchant cette atmosphère et le mode de comportements des membres de la Conférence.

Certes M. Truman — de la bonne volonté duquel nous ne devons pas douter — a immédiatement déclaré qu'il entendait continuer la politique de M. Roosevelt

et l'appliquer intégralement. Mais il y a plusieurs façons de suivre la même politique. Y aura-t-il confirmation d'Yalta ou adaptation ?

Déjà M. Truman a organisé sa tactique d'une façon quelque peu différente de celle de son illustre prédécesseur.

Par exemple, le nouveau président qui ne s'appropriait pas à siéger personnellement à San-Francisco a demandé, en témoignage de cordialité, au maréchal Staline, de faire représenter l'U.R.S.S. non point par un ambassadeur, mais par M. Molotov, commissaire aux Affaires étrangères, lui-même. M. Staline, avec la même cordialité, s'est rendu à cette instance en dépit de la nécessité de la présence de M. Molotov au Soviet suprême, dans l'éventualité de grands événements.

Quoi qu'il en soit, changement ou non d'atmosphère, grands ou petits contacts, vaines manœuvres d'où qu'elles viennent ne sauraient troubler notre pays dont la position s'établit sur la logique des faits et du droit, par la force même des choses, ainsi que tout l'a démontré pendant la période préliminaire aux réunions actuelles.

Bien que la France n'ait pas été l'invitée à cette Conférence de San-Francisco, il ressort clairement, dès maintenant, que son rôle y est et y sera considérable.

Notre pays se rend à ces réunions avec des vues très sages. Loin d'être un agent de complication, loin d'être un membre exigeant, il sera par ses demandes ou ses suggestions mêmes un élément de pondération. Mais cela ne l'empêchera pas de savoir ce qu'il veut et de le vouloir fortement.

De Dumbarton Oaks il a accepté — et même approuvé — dès longtemps tous les principes essentiels. S'il a pensé à certains amendements à apporter aux moyens de réalisations envisagés à Yalta, ces amendements étaient basés sur un souci de justice et sur le désir d'éliminer certaines exagérations, certains procédés trop tranchés ou trop absolus. On s'est, du reste, si bien aperçu que la France était dans le vrai que les personnalités les plus qualifiées des « Trois Grands » ont, au cours des dernières semaines, déclaré que toutes les Nations avaient le droit de présenter des amendements à discuter.

En réalité il y aura surtout à San-Francisco deux points essentiels pour nous : la question des Trusteeship et celle des accords bilatéraux ou régionaux.

On sait que la Conférence aura, en fait, à établir un code. Elle donnera les lois de la sécurité générale et dessinera le cadre dans lequel devra être gardée la paix du monde, pour les nations ainsi que pour les groupes d'individus à l'intérieur de ces nations ou qui dépendent d'elles. Mais, insistons : il s'agit d'un code et de lois égaux pour tous et à appliquer à tous, le cas échéant, non du règlement de cas particuliers. A la réflexion cela a rendu chacun prudent, ce qui facilitera l'entente et, en matière de Trusteeship, c'est fort heureux car l'affaire était — et reste quelque peu — épineuse.

Au début, sitôt après Yalta, d'aucuns laissaient entendre qu'il s'agirait de *fidei commissa* s'appliquant à toutes les colonies, à tous les protectorats et à tous les

(suite page 18)

L'ALLEMAGNE ET L'HUMANISME MÉDITERRANÉEN

par Julien BENDA

Il y a une dizaine d'années, peu après l'avènement du nazisme, un instituteur allemand, le Dr Haupt, parlant devant plusieurs milliers de ses collègues, déclarait, aux acclamations de son public :

« Des adversaires de notre régime cherchent à le disqualifier en écrivant que nous retournons à la forêt vierge. Ces adversaires disent une chose exacte. La « forêt vierge » est le symbole de notre peuple, qui vient de la nature, a retrouvé son origine et entend rompre avec tout ce qui tend à la modifier. Notre réponse au traité de Versailles est que le peuple allemand a décidément quitté la voie de la civilisation occidentale. »

Si l'on admet que, du point de vue spirituel, l'élément constitutif de cette civilisation est l'humanisme gréco-romain, les paroles de l'instituteur allemand ne font qu'exprimer un état d'esprit qui répond à une véritable tradition de sa nation. Certes, il suffit de citer Winckelmann, Goethe, Schiller, voire Nietzsche pour reconnaître que tous les penseurs d'outre-Rhin n'ont pas été ennemis de cette discipline. Il n'en est pas moins vrai que ces ennemis constituent une véritable lignée à travers la pensée allemande et qui comporte de très grands noms.

Dès le XVII^e siècle, c'est Leibniz qui, dans ses *Réflexions sur la pratique de la langue nationale*, exhorte ses compatriotes à prendre conscience de leur individualité par opposition à la culture antique, dont la France lui apparaît l'héritier le plus fidèle ; c'est, à la même époque, le pasteur Thomasius qui trouve inouï qu'on ne puisse passer pour cultivé si on ne sait pas le grec et le latin ; cent ans plus tard, c'est Lessing, les Schlegel, la Dramaturgie de Hambourg, dont tout l'objet est d'arracher l'Allemagne au « méphitique sillage » d'une culture dont un Racine et un Voltaire sont les produits ; c'est Fichte qui, dans son huitième Discours à la Nation allemande, nous apprend que ce sont les Germains qui ont d'eux-mêmes refusé le droit de cité que leur offrait l'Empire romain, qu'ils l'ont refusé afin d'échapper à la culture latine et de rester de purs Allemands et « qu'ils ont ainsi sauvé le monde ».

Mais où la volonté des Allemands de rejeter l'humanisme occidental est le plus péremptoire, c'est à la fin du XIX^e siècle quand ils parviennent vraiment à la conscience nationale avec Metz et Sedan et la fondation de leur unité. On dirait que l'expulsion de cet humanisme est une des conditions d'existence de l'Empire. Il fait voir, dans les entretiens de Bismarck avec son secrétaire Busch, en janvier 1871, au château de Ferrières, les gorges chaudes du chancelier, vainqueur de ces Latins, à propos des Humanités et de ce qu'il appelle avec mépris « leurs vertus civilisatrices ». Vingt ans plus tard, Guillaume II prononçait : « Ce qui manque à l'enseignement qu'on donne dans nos gymnases, c'est la base nationale. Nous devons fonder notre éducation sur l'allemand, nous devons élever de jeunes Allemands et non de jeunes Grecs ou Romains. » H.-S. Chamberlain, un des grands parrains de l'hitlérisme, dans sa *Genèse du XIX^e siècle*, déplore le temps que perd la jeunesse à étudier « la misérable histoire des Grecs » et à « se farcir la tête de noms en adés ou eidon, désignant un tas de messieurs vantards dont les propos avantageux et les actes discutables nous encombrant la cervelle ». Le fameux professeur Ostwald, l'un des plus bruyants signataires du manifeste des 93 en 1915, dans son introduction à l'Évolution de l'électro-chimie, statuait que l'humanisme gréco-romain « est absolument impropre à produire une réelle culture ». Vers le même temps, dans une circonstance officielle, un membre d'une Université allemande entonnait qu'il fallait élever le maréchal de Moltke, le vainqueur de 1870, au-dessus de tous les héros du monde grec et romain. Le Kaiser répondait que les grandes journées de l'antiquité devaient être considérées par rapport à celles de l'Empire allemand, et que l'enseignement devait aller désormais « de Sedan à Marathon ». En 1916, le député du Reichstag Friedrich Naumann déclarait que le but de la guerre « était de substituer une humanité germanique à une humanité latine ». On voit que l'instituteur teuton plus haut cité possède une ascendance nombreuse autant que brillante.

* * *

Que signifie l'assaut de ces Allemands contre l'humanisme méditerranéen ?

D'abord leur volonté de ne respecter dans l'homme, comme dit le Dr Haupt avec sa « forêt vierge », que les forces naturelles, dont il n'est pas besoin de dire qu'elles ne sont guère qu'agressives et dominatrices, et de repousser le frein qu'y apporte la raison ; ce frein dont l'estimation est l'essence même de l'enseignement socratique et de l'humanisme qui en est sorti. Ces forces naturelles méprisantes de toute raison limitative s'appellent encore chez les Allemands d'un mot qui a fait fortune : le dynamisme. Il est évident qu'on trouve fort peu l'apologie du dynamisme dans Platon et dans Cicéron.

N'hésitons pas non plus à voir dans la haine des Allemands pour l'humanisme antique leur haine pour le libéralisme. Que les enseignements de l'antiquité, notamment de la République romaine, soient ceux du libéralisme ; il suffit pour s'en convaincre de se rappeler que tous les protagonistes modernes de la liberté se sont proclamés d'eux depuis Jacques Artevelde jusqu'aux hommes de la Révolution française en passant par les compagnons de gloire du comte d'Egmont. Peut-être aussi les Allemands n'oublient-ils pas que les Grecs jetaient leur mépris, en les traitant de Barbares, aux peuples qui ignoraient la liberté.

Mais ce que les Allemands repoussent surtout dans l'humanisme antique, c'est l'universalisme ; c'est la volonté — fondamentale en effet dans cette culture, comme le mot humanisme l'exprime — de respecter l'Homme dès l'instant qu'il présente les caractéristiques morales de l'Homme par-dessus les différences de races et de nations ; alors que les Allemands, au contraire, entendent n'avoir de considération que pour l'Allemand et taxer d'infériorité, en le prouant par leurs actes, tout ce qui n'est pas allemand. Il semble même qu'en ce sens ils ont fait des progrès. En 1870 l'historien Teuffel écrivait dans son *Histoire de la littérature romaine* ces mots dont on est confondu aujourd'hui qu'ils aient pu tomber de la plume d'un compatriote d'Himmler : « Ces juristes romains, ces Gaius, ces Papiniens ont fait du droit d'une ville le droit de l'humanité, dans lequel les distinctions de nationalité sont presque effacées, où les idées juridiques ont reçu leur expression la plus claire et qui, traversé d'un bout à l'autre d'un souffle humain, est devenu la sauvegarde des opprimés. » Aujourd'hui l'hitlérisme proclame qu'il entend rejeter le droit romain, précisément pour ce qu'il a d'universel et ne plus connaître que le vieux droit germanique, fait uniquement pour les Germains, cependant que le professeur d'Université, Friedrich Lange, déclare que la grandeur de l'Allemand est qu'il n'a aucune considération pour le non-Allemand, mais une parfaite inaptitude à ce que ce moraliste appelle avec mépris l'amour de l'humanité. Vive plus que jamais la « forêt vierge » !

Rationalisme, libéralisme, universalisme, tout ce que représente pour nous la civilisation, voilà ce que nous perdrons si l'Allemagne avait triomphé. Dans une ballade de Heine, un cavalier traverse la nuit le lac de Constance gelé et meurt d'effroi en se retournant le matin et en comprenant le danger qu'il a couru. On pense à ce cavalier quand on se tourne vers les jours où la *razzia naziste* marchait vers la victoire.



UN DES SUJETS D'ORGUEIL DE BERLIN : LA FAMEUSE STATUE DE FRÉDÉRIC LE GRAND.

BERLIN

BERCEAU ET TOMBE DE L'ORGUEIL ALLEMAND

DEUX ans avant de déchaîner sur l'univers entier le plus grand cataclysme de tous les temps, Hitler avait célébré à grand bruit le septième centenaire de la capitale du Reich. Malgré les fanfares guerrières, les cortèges fleuves accompagnés de forêts de bannières, cette « kolossale » manifestation était quelque peu prétentieuse au point de vue historique. Car, en 1237, lorsque des colons slaves vinrent s'établir dans une île de la Sprée, leur bourgade, Brljina, devait longtemps demeurer une simple bourgade de pêcheurs qui s'étendait sur la rive gauche de la rivière jusqu'au hameau de Koelln.

Ce n'est qu'en 1415 que Frédéric de Hohenzollern, devenu margrave de Brandebourg, vint bâtir son château entre les deux bourgades voisines qui cependant demeurèrent distinctes l'une de l'autre jusqu'en 1709. A cette époque, en englobant une autre localité, Friedrichswerder, elles formèrent une agglomération de soixante mille âmes où, durant quelques années encore, les édits gouvernementaux furent datés non pas de Berlin, mais de Koelln sur la Sprée.

Berlin doit d'être devenue capitale au premier roi de Prusse, Frédéric I^{er}, dont la fureur de ressembler à Louis XIV hantait les jours et les nuits. Grêle et bossu, ce souverain, pour égaler les fastes de Versailles, avait construit dans le quartier Nord de Berlin un château, « Mon Bijou », pastiche de l'architecture versaillaise.

Pourtant ce ne fut que sous le règne de son petit-fils Frédéric II que le nom de Berlin prévalut comme celui de la capitale. L'ami de Voltaire, qui se piquait d'être un lettré et de protéger les arts, entreprit de la transformer. On peut dire qu'il réussit à l'agrandir, mais non à l'embellir, car l'Opéra, le Palais de l'Académie et la Bibliothèque, simple « armoire aux bouquins », n'ont pas une grande valeur architecturale. A deux reprises durant la guerre de Sept ans, Berlin allait être occupée par une armée étrangère, d'abord en 1757, lorsque les soldats croates de l'impératrice Marie-Thérèse l'incendièrent, et en 1760 lorsque les Russes, alliés aux Autrichiens, vinrent l'occuper à leur tour. Malgré sa double occupation Berlin n'avait pas cessé de s'agrandir. Le chiffre de sa population était passé à 150.000 habitants pour atteindre 172.000 en 1800. Deux siècles seulement suffirent d'ailleurs pour lui faire franchir une étape formidable, puisqu'elle dépassait quatre millions et demi avant le début de cette guerre.

De plus en plus démesuré, l'orgueil belliqueux des Prussiens allait cruellement souffrir après Iéna et Auerstædt !

Le 27 octobre 1806, dans le fracas des salves d'artillerie et les sonneries des cloches, Napoléon qui, l'avant-veille, s'était arrêté à Potsdam devant le tombeau du Grand Frédéric, avait franchi la porte de Brandebourg, vêtu de son simple uniforme des chasseurs de la garde. Précédé de ses mameluks, il venait seul sur son cheval blanc mais suivi de tous ses maréchaux en tenue de grand appareil. Sous la porte monumentale, la municipalité, conduite par le prince de Hatzfeld, avait remis les clefs de la ville au vainqueur.

Le général de Marbot dans ses mémoires évoque l'humiliation des vaincus : « En voyant Berlin, que j'avais laissée naguère si brillante, je ne pus me défendre d'une impression pénible. Cette population si pleine de jactance était maintenant morne, abattue et plongée dans l'affliction car les Prussiens ont beaucoup de patriotisme. Ils se sentaient humiliés par la défaite de leur armée, et l'occupation de leur pays par les Français, d'ailleurs, presque toutes les familles avaient à pleurer un parent, un ami, tué ou pris dans les combats. Je compatissais à cette juste douleur, mais j'avoue que j'ai trouvé un sentiment tout à fait opposé lorsque je vis entrer à Berlin, comme prisonnier de guerre, marchant tristement à pied et désarmé, le régi-



27 octobre 1806 : entouré du prince de Neufchâtel, des maréchaux Davoust et Augereau, de son grand maréchal du Palais, Duroc, de son écuyer et de ses aides de camp, Napoléon I^{er} entre à Berlin à la tête des grenadiers et chasseurs à cheval de la garde. Les notables prussiens viennent avec humilité lui apporter les clefs de leur ville.

DES PARADES MILITAIRES DU KAISER...



1913 : SOUS LE SIGNE DE LEUR KAISER GUILLAUME II (A DROITE) LES BERLINOIS SE GRISENT DE PARADES MILITAIRES



LE GRACIEUX "PAS DE L'OIE" EST ALORS LE DERNIER CRI, LA DERNIÈRE TROUAILLE DU MILITARISME PRUSSIEN



A UNTER DEN LINDEN LES BADAUDS EN ONT POUR LEUR ARGENT. GUILLAUME II SE CHARGE DE LA MISE EN SCÈNE



DE GUILLAUME II A HITLER. PLUS ÇA CHANGE ET PLUS C'EST LA MÊME CHOSE. MAIS HITLER A REINVENTÉ LES RETRAITES AUX FLAMBEAUX

ment des gendarmes nobles, ces mêmes jeunes officiers si arrogants qui avaient poussé l'insolence jusqu'à venir aiguiser leur sabre sur les degrés de l'ambassade de France!... Rien ne saurait dépeindre leur état d'abattement et leur humiliation, en se voyant vaincus par ces mêmes Français qu'ils s'étaient vantés de faire fuir par leur seule présence!... Les gendarmes avaient demandé qu'on leur fit faire le tour de Berlin sans y entrer, parce qu'il leur était pénible de défiler comme prisonniers de guerre, dans cette ville où ils étaient si connus, et dont les habitants avaient été témoins de leurs fanfaronnades. Mais ce fut précisément pour cela que l'Empereur ordonna de les y faire passer entre deux lignes de soldats français qui les dirigèrent par la rue où se trouvait l'ambassade de France. Les habitants de Berlin ne désapprouvèrent pas cette petite vengeance de Napoléon, car ils en voulaient beaucoup aux gendarmes qu'ils accusaient d'avoir poussé le Roi à nous faire la guerre.»

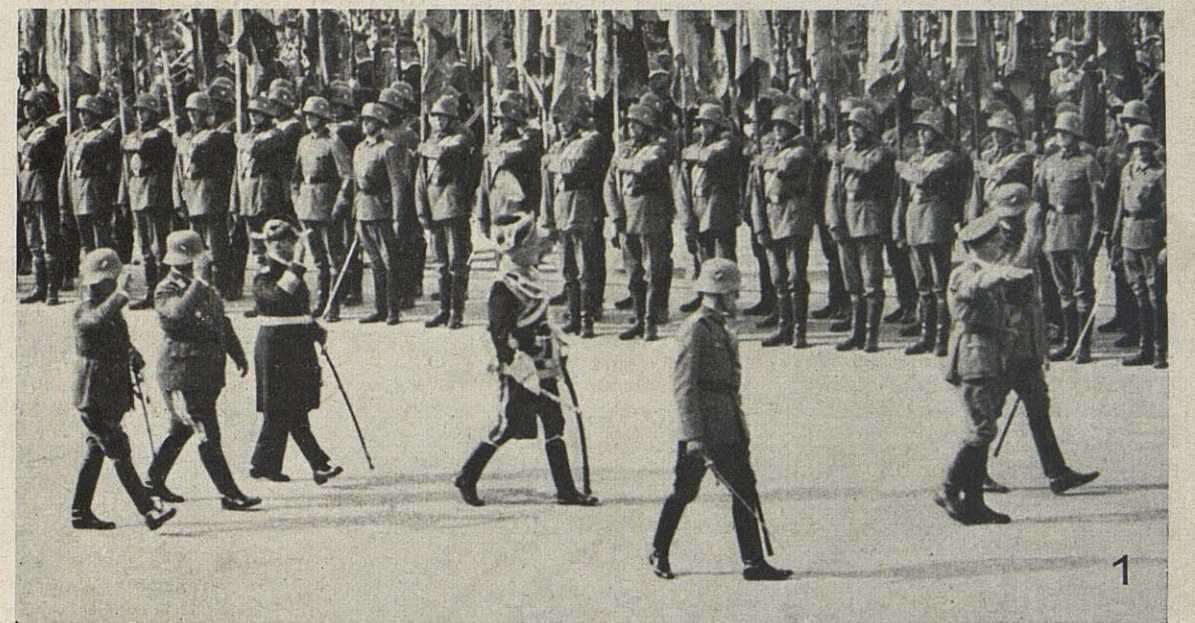
Par contre, le brave capitaine Coignet, qui n'était encore que sergent, déborde d'enthousiasme lorsque, dans ses Cahiers, il narre le bon accueil des Berlinoises.

« Le 25, écrit-il, nous arrivâmes à Potsdam; nous eûmes séjour le 26 et le 27 à Charlottenbourg, beau palais du roi de Prusse qui fait face à Berlin. Cet endroit est boisé jusqu'à la porte d'entrée de cette

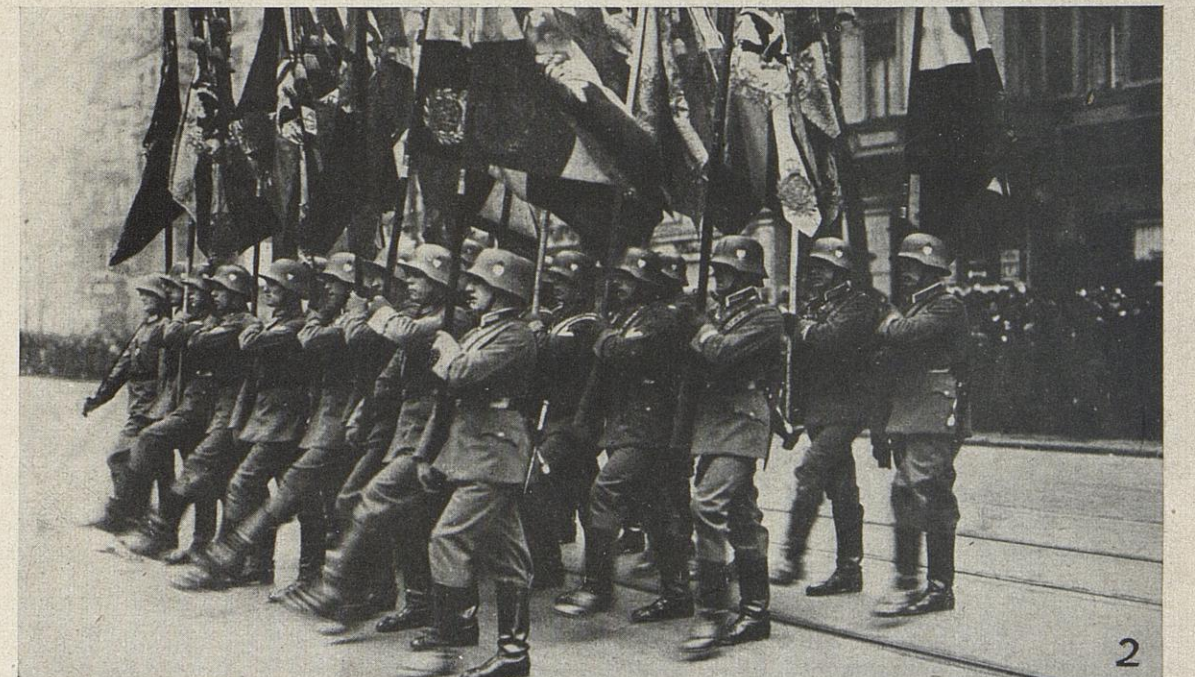
belle capitale, on ne peut rien voir de plus joli. Cette porte est surmontée d'un beau char de triomphe, et les rues sont tirées au cordeau. De la porte de Charlottenbourg pour arriver au palais, il y a une allée au milieu et des bancs pour les curieux. L'Empereur fit son entrée le 28 à la tête de 20.000 grenadiers, de nos cuirassiers et de toute notre belle garde, à pied et à cheval. On peut dire que la tenue était aussi belle qu'aux Tuileries; l'Empereur était fier dans son modeste costume, avec son petit chapeau et sa cocarde d'un sou. Son état-major avait le grand uniforme, et c'était curieux pour des étrangers de voir le plus mal habillé maître d'une si belle armée. Le peuple était aux croisées, comme les Parisiens le jour de notre arrivée d'Austerlitz. C'était magnifique de voir un si beau peuple se porter en foule sur notre passage et nous suivre.

« On nous forma en bataille devant le palais qui est isolé, devant et derrière, par de belles places, et un beau carré d'arbres où le Grand Frédéric est sur un piédestal avec de petites guêtres. Nous fûmes logés chez les habitants et nourris à leurs frais avec une bouteille de vin par jour. C'était terrible pour les bourgeois, car le vin valait trois francs la bouteille. Ils nous prièrent, ne pouvant se procurer de vin, de prendre de la bière au cruchon. A l'appel, tous les

...AUX PARADES MILITAIRES DU FUHRER



1938 : SOUS LE RÈGNE DE LEUR FUHRER, ADOLF HITLER (A DROITE), LES BERLINOIS SE GRISENT DE PARADES MILITAIRES

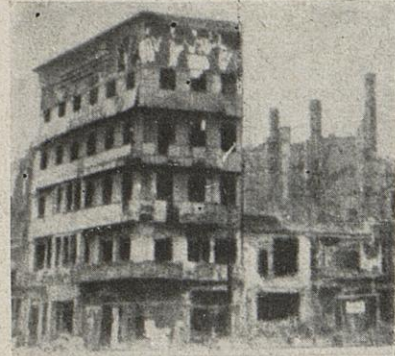


LE GRACIEUX "PAS DE L'OIE" EST REDEVENU LE DERNIER CRI DU MILITARISME HITLÉRIEN ET DU NAZISME EN ARMES



COMME AU TEMPS DE GUILLAUME, LES BADAUDS EN ONT POUR LEUR ARGENT. HITLER SE CHARGE DE LA MISE EN SCÈNE

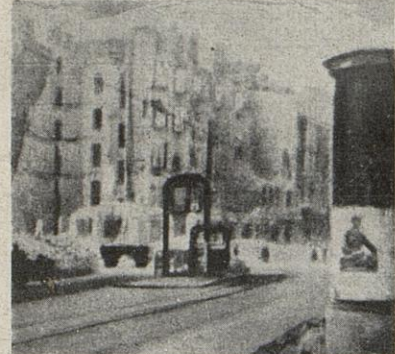
CE QU'A VU UN JOURNALISTE SUISSE



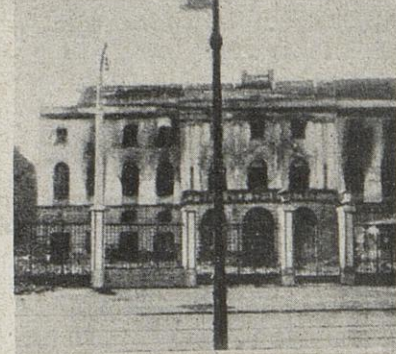
Ces photographies ont été prises il y a quelques semaines à Berlin par un journaliste suisse rentrant dans son pays. Ci-dessus, une vue des immeubles en ruines de la place de Potsdam et de la rue du même nom.



Le siège administratif central de la société berlinoise des transports en commun, Köthener Strasse. Cette société administrait le métro, la voie surélevée (Hochbahn) et le vaste réseau de trolleybus de la capitale.



L'entrée du métro à la bifurcation de la Kurfürstenstrasse et de la célèbre rue de Potsdam. On remarque aux étages supérieurs des maisons éventrées, au centre, des poêles en caillottes qui sont comme accrochés en l'air.



Le Palais des Sports. Tel est l'état actuel de ce célèbre Sportpalast où se déroulaient tant de colossales manifestations du parti nazi. C'est ici également qu'en septembre 39 Hitler annonça la guerre à son peuple.



Les grands magasins Kadewe (Kaufhaus des Westens) et ce qu'il en reste. A gauche, la station de métro de la place Wittenberg, où une bombe aérienne ensevelit, en novembre 1944, toute une rame de métro.



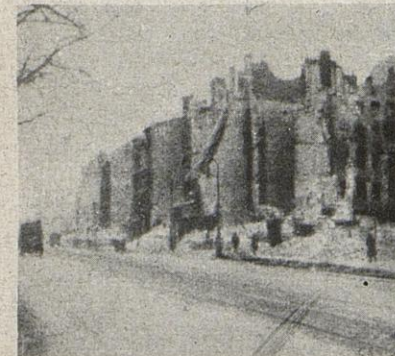
A la Schillstrasse, Berlin prend son véritable visage. Il n'est pas une seule maison dans ce secteur qui n'ait été gravement endommagée par les effets des bombes explosives ou incendiaires des avions alliés.



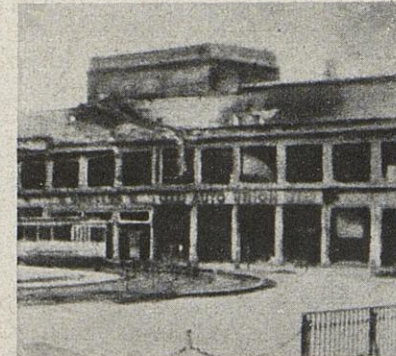
Il fut un temps où le maréchal Göring proclamait que la ville de Berlin ne serait jamais bombardée. Ces débris de ce qui fut naguère la gare de Potsdam illustrent aujourd'hui à merveille pareille prophétie.



La Ringbahnstrasse et l'entrée de la gare de cette ligne de ceinture qu'empruntent quotidiennement des millions d'habitants du grand Berlin se rendant dans la capitale à leurs occupations ou aux lieux de plaisir.



Ce qui reste de la Reinickendorfer Strasse, au nord de Berlin, à proximité de la gare Wedding, importante station du chemin de fer de ceinture. A perte de vue des ruines, encore des ruines, toujours des ruines...



Le cinéma "Kapitol" de l'Ufa, l'une des plus grandes salles obscures de la capitale. Cet immeuble abritait également l'agence de l'Auto-Union. L'incendie n'a pas eu raison du béton mais a ravagé l'intérieur.



Le désarroi d'un peuple. Devant l'avance des Russes, les Berlinoises se sont rués vers l'ouest. Mais à l'ouest, ils ont vu les Américains se rapprocher d'eux à pas de géant.



Maisons éventrées, incendiées, pulvérisées... Canalisations coupées, les Berlinoises doivent faire leur corvée d'eau en méditant sur les fanfaronnades de leur Führer.



CETTE PHOTO A ÉTÉ PRISE EN JANVIER DERNIER, AU CŒUR DE LA VILLE, A L'ISSUE D'UN RAID ALLIÉ. LE

DE CE QUI FUT UNE CAPITALE IL NE RESTE QUE DES RUINES

grenadiers en parlèrent à leurs officiers qui nous dirent de ne pas les contraindre à donner du vin; la bière était excellente. La paix et la bonne harmonie régnaient partout, il n'était pas possible d'être mieux et tous les bourgeois venaient avec leurs domestiques nous apporter notre repas et bien servi...

Le soir même de l'entrée des Français, le prince de Hatzfeld, qui avait pourtant fait acte de soumission, fut arrêté, car on découvrit qu'il était resté en correspondance avec les généraux du Roi de Prusse et les tenait au courant des mouvements de l'armée impériale.

Le Prince devait être jugé le lendemain même de son arrestation par un tribunal militaire. La condamnation à mort était certaine. C'est alors qu'avec la complicité des généraux Duroc, Rapp et de Ségur la princesse de Hatzfeld parvint à se poster dans une antichambre. Lorsque l'Empereur parut, la princesse, qui était enceinte de huit mois, se jeta à ses pieds. Napoléon la releva et la fit entrer dans un salon où la malheureuse essaya de le convaincre de l'innocence du prince. « Votre mari, lui dit alors Napoléon, s'est mis dans un cas très fâcheux d'après nos lois! Il a mérité la mort! Général Rapp, donnez-moi ses lettres. Voyez, lisez, Madame! » Puis il s'attendrit et finalement accorda la grâce. D'ailleurs, la seule vengeance de l'Empereur fut de faire déboulonner le Char de la Victoire couronnant la porte de Brandebourg et de l'envoyer aux Invalides.

En 1815, ce char reprit sa place, mais il est probable que, s'il ne git pas maintenant au milieu des ruines, le maréchal Joukov se fera un devoir de l'expédier à Moscou. Ainsi jamais il ne reverra les interminables défilés et les parades spectaculaires qui, depuis plus d'un demi-siècle, se succèdent régulièrement dans la capitale du Reich. Qu'il était loin le temps où le Roi-Sergent rossait à coups de canne ses quelques grenadiers qui manœuvraient mal sur l'esplanade du château! Avec quelle ostentation provocante Guillaume II passait en revue ses soldats massés devant son palais! Encadré de ses six fils et des généraux aux casques empanachés! Hitler n'eut qu'à suivre la méthode du Kaiser et surtout à la perfectionner pour porter à son paroxysme la fureur guerrière des Berlinoises. Dix ans durant, dans les rues pavées, le Reichwehr, les Schupos, les Casques d'acier, les Jeunesses hitlériennes, les Associations patriotiques, les femmes, les enfants ne cessèrent de défiler au bruit des fifres et des tambours, en appelant à grands cris la guerre, fraîche et joyeuse.

Aujourd'hui, après une lutte farouche, qui n'a duré que quelques jours, et au cours de laquelle la population berlinoise s'est terrée dans ses caves et dans les souterrains de son Untergrundbahner (le métro de Berlin), que reste-t-il de toute cette morgue, que reste-t-il de cette orgueilleuse capitale? Les Berlinoises se soumettent au vainqueur, le drapeau soviétique flotte sur la ville et un monceau de pierres atteste qu'il y eut jadis de grands bâtiments, de grands magasins, de nombreux monuments — rarement de bon goût — bref une des plus grandes capitales d'Europe que la folie de ses maîtres a conduite au tombeau.

Henry COSSIRA.



Gœbbels avait fait afficher des slogans. "Nos murs se brisent mais pas nos cœurs", affirmait la banderole ci-dessus. Les Berlinoises auront vu leur cœur, leur ville et leur Reich se briser avec éclat.



DOMES DE L'ÉGLISE DU KAISER BRULE ET VA BIENTOT S'EFFONDRE DANS LES FLAMMES

ET VOICI LA MORALE DE L'HISTOIRE : LE VIEUX FRÉDÉRIC LUI-MÊME A ÉTÉ DÉVORÉ PAR L'INCENDIE

FRANCE ET U. R. S. S.

par Fernand GRENIER

Il n'est pas de Français qui n'éprouve un sentiment de vive reconnaissance pour l'effort principal supporté par l'U. R. S. S. dans la lutte commune contre l'ennemi commun. Chacun se rend compte de la tâche surhumaine accomplie par l'Armée rouge et les peuples soviétiques contre une Allemagne parvenue en 1941 au sommet de sa puissance, enrichie du matériel de guerre ramassé dans tous les pays occupés, bénéficiant de toutes les matières et de tout le potentiel industriel de l'Europe continentale asservie, mettant en ligne contre les Russes plus de 200 divisions renforcées de 60 divisions finlandaises, roumaines, hongroises. L'Armée rouge a dû se battre en 1941 contre un ennemi infiniment supérieur en blindés et en aviation; elle a gagné les gigantesques batailles de Moscou, de Leningrad, de Stalingrad et d'Orel (alors que l'Allemagne pouvait concentrer sur le seul front de l'Est la presque totalité de ses forces); elle a payé de la mort de plus de six millions de ses officiers et de ses soldats la destruction de la plus formidable machine de guerre que le monde ait jamais vue mise au service d'une colossale entreprise de domination et de suppression des libertés démocratiques. Tout cela explique suffisamment l'admiration portée par nos compatriotes aux vainqueurs du Dniepr et de l'Oder.

Un deuxième sentiment est quasi général; une curiosité aiguë pour tout ce qui concerne l'U. R. S. S. Vingt années de mensonges sur « la faillite des plans quinquennaux », « l'Armée rouge sans commandement », « la misère de 170 millions d'esclaves » se sont écroulées devant le spectacle pathétique de cinquante peuples les plus divers — Russes, Ukrainiens, Géorgiens, Arméniens, Tadjiks, Ouzbeks, etc. — serrés autour du maréchal Staline et donnant au monde entier un grandiose exemple de cohésion, de ferveur patriotique et d'acharnement au travail. Des millions de nos compatriotes ressentent cruellement leur ignorance des choses les plus élémentaires concernant l'U. R. S. S. et sont avides d'une documentation parlée ou écrite, présentée avec sérieux et objectivité.

Cette tendance se remarque tout particulièrement dans les milieux intellectuels. Certains veulent connaître les raisons de la puissance soviétique. D'autres, plus conservateurs, ne veulent pas changer fondamentalement notre système politique, économique et social, mais ils se rendent compte que la science, la technique ont progressé formidablement en U. R. S. S. Ils voudraient connaître en détail le chemin parcouru, non pour copier exactement, mais pour les confronter avec leurs propres recherches et augmenter leurs propres connaissances. C'est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, que les principes et les méthodes employés pour reconstruire des villes comme Stalingrad sont demandés avec insistance par des centaines d'architectes, des maires de communes sinistrées et généralement par tous les techniciens de la reconstruction.

On trouve également partout un vif désir de développer entre la France et l'U. R. S. S. de confiants et loyaux rapports. Le grand acte diplomatique du 10 décembre 1944 — la signature à Moscou du traité d'alliance franco-russe — a été salué avec joie par l'immense majorité du peuple français. Trois fois en soixante-quinze ans, notre pays a connu l'invasion. Assurer la sécurité de nos frontières par un dispositif obligeant l'Allemagne, en cas de nouvelle agression, à se battre simultanément sur deux fronts est désiré ardemment par nos concitoyens. Sans doute, souhaite-t-on une organisation internationale plus complète, mais en conservant ce qui est déjà acquis, en ne lâchant pas la proie pour l'ombre, en assurant d'abord la collaboration militaire entre les deux principales puissances de l'Europe continentale : l'U. R. S. S. et la France.

Beaucoup aussi désirent que les échanges entre les deux pays ne se limitent pas au domaine militaire, mais englobent aussi les questions culturelles et économiques.

Pour cela, pensons-nous hautement nécessaire de développer un climat de confiance et d'amitié, parfaitement compatible avec les différences de régimes, sous réserve cependant que des campagnes haineusement antisoviétiques comme celles que nous avons connues avant la guerre (et notamment au moment de Munich) ne viennent pas systématiquement envenimer les rapports entre les deux pays.

Avant 1939, c'est un fait que nos rapports économiques avec l'U. R. S. S. étaient faibles, non pas en raison de la mauvaise

volonté de l'U. R. S. S., mais par suite des rapports politiques inamicaux existant entre les deux pays, conséquence de la politique des Laval, des Bonnet et autres adversaires de la sécurité collective. Il est également prouvé que beaucoup de nos industriels, influencés par leurs lectures, étaient peu enclins à traiter affaires avec l'U. R. S. S. Tel officier supérieur ne voulait pas entendre parler de l'artillerie soviétique, qui a cependant fait ses preuves. Tel médecin se refusait à considérer telle découverte de ses confrères russes. De raconter simplement, sans démagogie, ce que j'avais vu dans l'Oural me valait dans des conférences d'avant-guerre des interruptions stupides, des dénégations péremptoires, quelquefois même des injures.

Tout cela a changé. Sans doute, il faudrait être naïf pour croire que le passé n'a pas laissé de traces et que l'anti-soviétisme était seulement, chez certains, synonyme d'ignorance. De puissantes coalitions d'intérêts, hostiles à tout progrès social et à tout élargissement de la démocratie, agissent encore directement ou indirectement, le plus souvent dans l'ombre.

La preuve en est actuellement donnée par la mise en circulation, depuis quelques semaines, de bruits calomnieux sur l'attitude de l'Armée rouge en Prusse-Orientale. Dans les groupes de rapatriés se trouvent d'anciens membres de la L. V. F., d'anciens militants de Darnand qui se font passer pour des requis ou des déportés et qui sont à l'origine de ces mensonges, immédiatement repris et colportés à travers le pays par ceux qui regrettent « l'heureux temps » des tortures de la Gestapo ou des homélies du maréchal de Vichy. Cette campagne abominable poursuit un double but aisé à déceler.

Tout d'abord, il s'agit, en passant sous silence les atrocités allemandes d'Oradour-sur-Glane, des camps d'Auschwitz, de Struhof de Maideneck, de Buchenwald, de faire oublier les cachots de torture, les chambres à gaz, les fours crématoires, les millions d'êtres humains empoisonnés, asphyxiés, brûlés par les monstres nazis.

Ensuite essayer de nuire au rapprochement franco-soviétique.

La campagne sur les « atrocités soviétiques », inventées de toutes pièces, est d'autant plus abominable que, passé les premières heures de flottement inévitable qui suivaient le combat, les autorités soviétiques ont multiplié leurs efforts pour acheminer rapidement les prisonniers vers le centre d'accueil d'Odessa où tout est fait malgré les difficultés de toutes natures dans une région complètement dévastée, pour habiller, héberger, nourrir et rapatrier rapidement nos compatriotes.

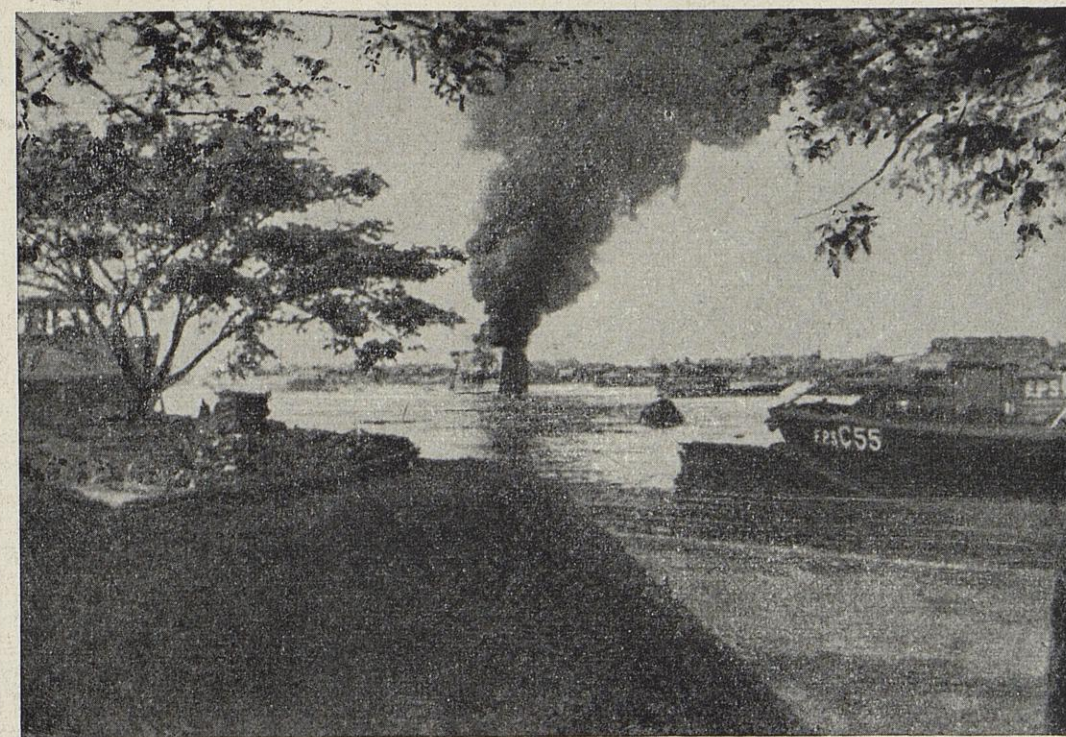
Un autre enseignement doit être tiré de ces campagnes. L'antisoviétisme a constamment été employé par Hitler pour essayer de désunir les Alliés. Les plus farouches « leaders » français de l'antisoviétisme — Laval, Doriot, Déat, Spinasse, Dumoulin, etc. — ont sombré dans la plus honteuse des collaborations avec l'ennemi. L'antisoviétisme de Bonnet nous a conduits à Munich et aux catastrophes qui en furent la conséquence. Tandis que la collaboration loyale entre les Alliés a abouti aux décisions de Téhéran et de Yalta coordonnant les opérations militaires en vue de l'assaut final contre l'ennemi commun.

Les efforts tenaces de division de l'ennemi se heurtent au bon sens — et à l'expérience chèrement payée — de nos compatriotes. C'est un fait réconfortant que tant d'hommes et de femmes de France regardent désormais l'U. R. S. S. avec des yeux grands ouverts, l'esprit en éveil et le cœur tout plein de sympathie pour les combattants de Joukov et de Tolboukhine.

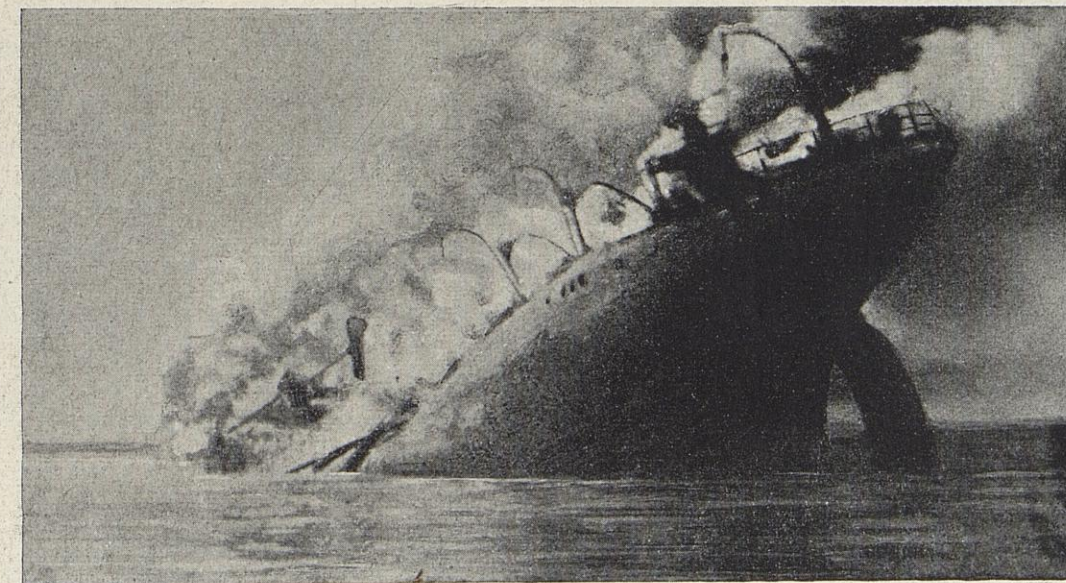
C'est la raison profonde qui fait se rencontrer au sein du Comité directeur de « France-U. R. S. S. » François Mauriac et Marcel Cachin, Pierre Cot et le Révérend Père Carrière, qui fait éclore en quelques mois, dans tout le pays, 900 Comités « France-U. R. S. S. » avec environ 150.000 adhérents de toutes classes et de toutes les opinions, lesquels développent à travers le pays un puissant courant d'amitié et de sympathie entre la France, qui donna au monde le goût de la liberté et la haine des tyrans, et la Russie de Staline qui sut, selon la parole du général de Gaulle, « remonter des ténèbres de l'abîme jusqu'au soleil de la grandeur ».

La semaine prochaine : Albert BAYET

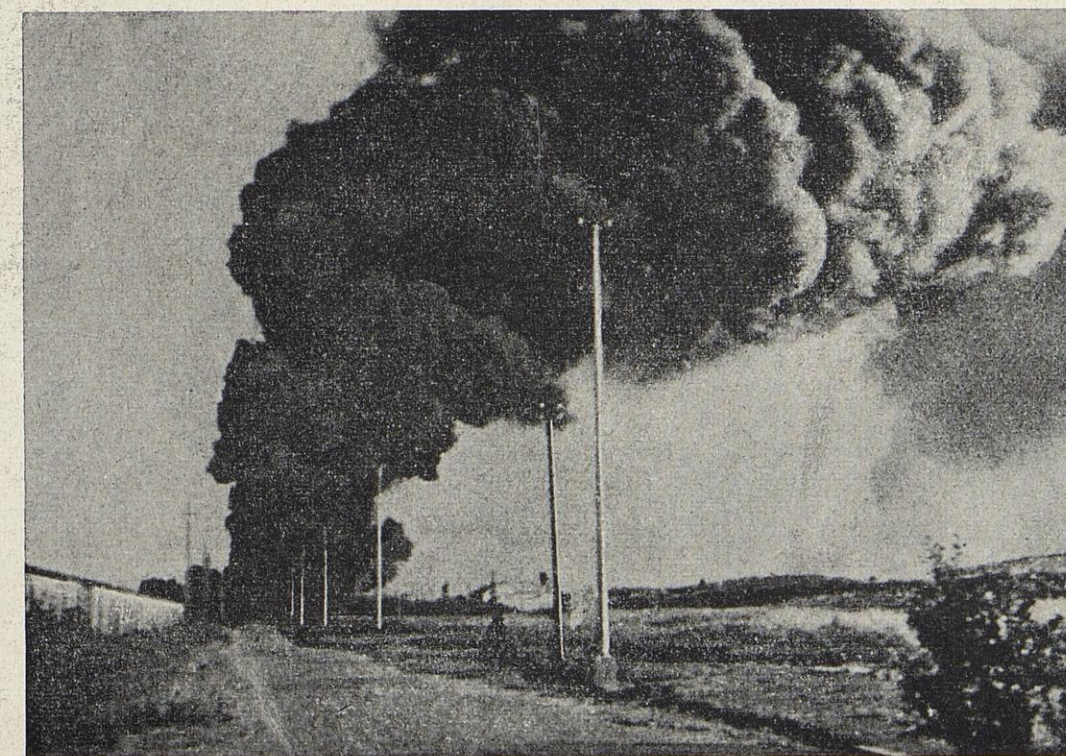
PREMIERS DOCUMENTS D'INDOCHINE



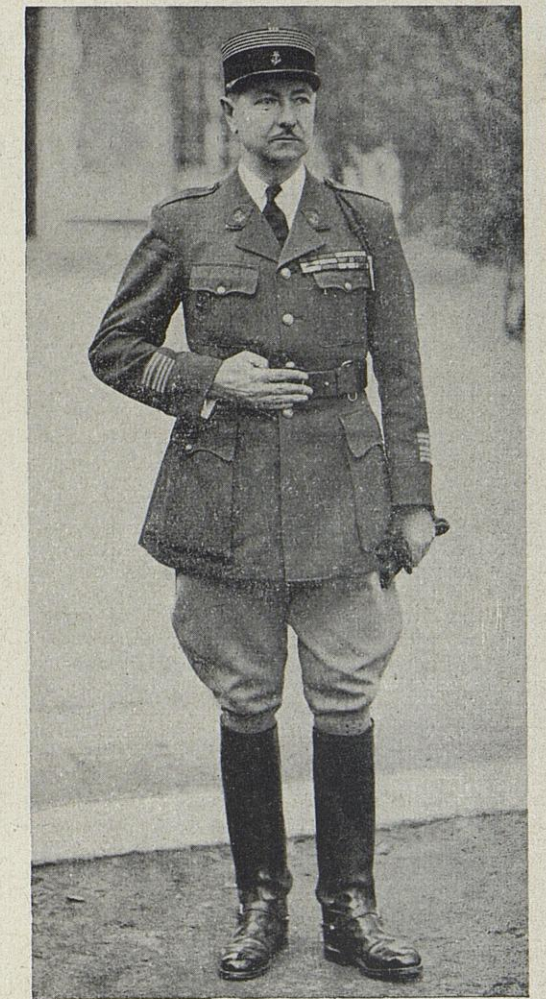
12 janvier dernier : 200 avions américains, apportant une aide efficace aux troupes du général Sabatier, attaquent en force le Sud de l'Indochine. Au cap Saint-Jacques un pétrolier de 9.000 tonnes, touché, flambe.



Donnant fortement de la bande, ce pétrolier ne tardera pas à sombrer. Près de lui, d'autres pétroliers ou cargos ennemis, durement atteints, connaîtront un sort identique, à la grande colère de l'occupant.

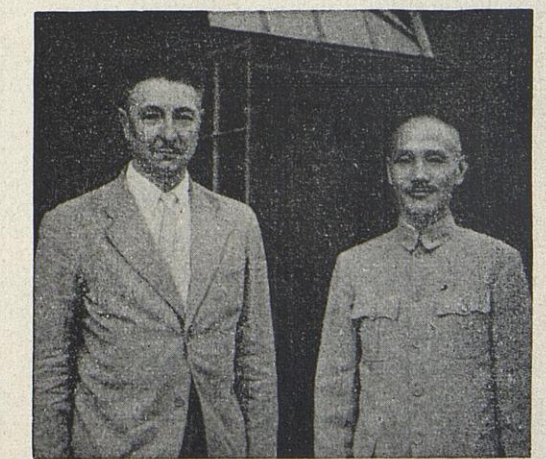


A Tansonnut, camouflé au milieu des rizières, un important dépôt d'essence desservant un aérodrome occupé par les Japonais a également servi d'objectif aux bombardiers américains. Il a été touché lui aussi.



Le général Gabriel Sabatier qui commande la résistance

Les documents illustrant cette page sont les premiers qu'on ait reçus d'Indochine depuis longtemps. On sait avec quelle vaillance indigènes, colons et soldats continuent là-bas à résister aux envahisseurs japonais. C'est le général Sabatier qui dirige les opérations. Né à Paris le 2 août 1892, faisant partie à Saint-Cyr de la fameuse promotion « Croix du Drapeau », deux fois blessé durant la guerre 14-18, général de brigade en février 42 et de division en mars 45, ce chef était d'autant mieux préparé à la lutte contre les Japonais qu'il connaît parfaitement les méthodes militaires et politiques des hommes du Mikado. Il séjourna en effet en Chine, à Changhaï, au moment des incidents de 1931-32; il y retourna comme attaché militaire en 1935-36. Enfin, en 1944, il prit le commandement de la division du Tonkin. Taillé en athlète, pouvant rivaliser avec bien de jeunes officiers dans les domaines de l'endurance et de la vie sportive, d'une vivacité d'esprit égale à son ardeur physique, le général Sabatier jouit en Indochine d'une grande popularité. Dès le premier jour de l'agression japonaise — 9 mars — il montra au combat des qualités d'entraîneur d'hommes et de chef avisé. Sous son énergique commandement la lutte se poursuivait, farouche, sans trêve ni repos, obligeant l'adversaire à un effort d'autant plus pénible pour lui que les alliés l'obligeaient partout ailleurs à céder du terrain. Avec Sabatier l'Indochine se bat bien.



Le général Chang Kai Chek (à droite) et le général Sabatier au cours d'une entrevue en Chine.

LES ACCORDS DE BRETTON WOODS

par le Sénateur Robert F. WAGNER

LE moment est venu de jeter les assises de la paix. Pendant que les puissantes armées des nations unies travaillent en collaboration pour détruire l'agresseur, nous devons prendre des mesures destinées à construire le monde dans lequel nos idéaux politiques puissent s'épanouir et notre économie prospérer. Il se peut que nous soyons précisément aujourd'hui dans la seule période de notre vie pendant laquelle il y a une réelle chance de jeter les bases de la sécurité et de la prospérité de toutes les nations éprises de la paix.

L'importance d'une organisation destinée à assurer la paix envisagée à la Conférence de Dumbarton Oaks a été parfaitement comprise par le peuple américain. Les habitants des États-Unis ont montré une réelle compréhension pour les problèmes difficiles qui doivent être résolus dans un proche avenir et il existe partout une réelle bonne volonté pour trouver une solution. Personne ne recommande aujourd'hui l'isolationnisme en faisant état d'arguments géographiques. Nous comprenons actuellement le danger sérieux de l'isolement et nous sommes prêts à essayer une politique de sécurité collective, basée sur des forces internationales de sécurité.

**

Je ne crois pas cependant que nous ayons tous compris l'importance des accords économiques d'après-guerre qui sont tout aussi importants que les accords politiques. Si les accords de Dumbarton Oaks ont fait couler et font encore couler beaucoup d'encre, peu d'attention a été généralement accordée à l'œuvre magnifique accomplie par la Conférence financière et monétaire qui s'est tenue l'été dernier à Bretton Woods. Au cours de cette conférence, quarante-quatre nations ont formulé des projets en vue de l'organisation de deux institutions internationales. La première d'entre elles est le Fonds monétaire international, dont la tâche sera de supprimer les restrictions monétaires actuelles et de mettre fin à l'instabilité qui a paralysé le commerce mondial dans le passé; l'autre est la Banque internationale de reconstruction, destinée à venir en aide aux pays dévastés d'Europe ou d'Extrême-Orient, afin de rétablir leur économie sur des bases solides. Cette banque devra également aider les pays industriellement arriérés comme les Indes et le Pérou, de manière à augmenter le niveau de vie de leur population.

Aussi bien le Fonds international que la Banque internationale auront un rôle important à jouer dans les projets concernant l'après-guerre. La paix mondiale ne deviendra réalité que si nous pouvons trouver des solutions propres à résoudre les problèmes économiques difficiles qui se dressent devant nous aujourd'hui. Aucune organisation politique internationale ne saurait être pratiquée après la guerre à moins qu'elle ne soit basée sur des relations économiques normales.

**

Rien ne saurait mettre la paix plus en danger que l'atmosphère politique qui ne manquerait pas de régner dans le cas où nous ne mettrions pas fin aux crises économiques. Les divers États seraient entraînés à pratiquer la politique destructrice qui a été la leur depuis 1930. En effet, afin de sortir de la crise, ils ont essayé alors des procédés commerciaux destinés à améliorer leur situation aux dépens de leurs voisins. Chaque nation a tenté d'augmenter la vente de ses produits à l'étranger en s'engageant dans une compétition acharnée et peu conforme aux pratiques normales du commerce. Ces États ont dévalué leur monnaie, contribuant ainsi à l'instabilité monétaire qui n'a cessé d'ailleurs de s'accroître. Ils ont pratiqué des prix de dumping, envahi le marché mondial de divers produits vendus à bas prix, conclu des arrangements en vertu desquels certains pays se virent obligés de vendre des marchandises en échange d'articles dont ils n'avaient pas besoin, tout cela dans le but de conquérir des marchés à l'étranger au détriment de leurs concurrents.

**

Aucun pays ne fit sciemment le mal. Chaque nation essayait simplement de sortir du marasme par ses propres moyens et la situation était trop critique pour qu'on se préoccupât des répercussions que cela pouvait avoir pour les autres. Certes, nous nous trouvons politiquement, à cette époque, dans une période de paix; pourtant, économiquement, c'était la guerre.

Aucune organisation internationale de la paix ne saurait survivre à une répétition de ces conditions. Il s'agit de prendre, dès maintenant, des mesures

préventives. Les procédés normaux de commerce et d'économie ont été bouleversés pendant les six dernières années et l'état chaotique qui suivra la fin de cette guerre peut forcer certains gouvernements à sortir de l'ornière et à essayer de pratiquer une méthode de guerre économique, à moins qu'on ne leur offre une assistance réelle et qu'on ne leur donne des directives quant à la conduite qu'ils auront à suivre dans l'avenir.

**

Nous nous trouvons devant les mêmes problèmes au lendemain de la dernière guerre; malheureusement, aucun projet suivi n'a été établi pour la création d'une assistance mutuelle des nations et de consultations internationales. Il en est résulté que les premiers signes de l'instabilité monétaire ont suffi à engendrer une crise et, en l'espace de deux ans, toute la charpente économique internationale s'est écroulée. Et plus la crise monétaire s'accroît, plus les troubles monétaires allaient croissant.

Le Fonds monétaire international a été préconisé par ses promoteurs en tenant compte des leçons que nous a données la période qui se trouve entre les deux guerres. Ce Fonds international doit fournir les moyens d'une coopération internationale continue en matière monétaire et financière. Un Pool international des monnaies sera créé et les membres de cet organisme pourront s'adresser au Fonds international pour lui demander au besoin assistance. Les monnaies étrangères nécessaires seront mises à leur disposition, à la condition rigoureuse que les ressources du Fonds international serviront la cause du maintien de la stabilité monétaire et de l'équilibre dans les règlements internationaux.

En échange d'une telle assistance, les États membres doivent accepter de ne pas changer la valeur de leur monnaie sans avoir, au préalable, consulté le Fonds international. Ils devront s'engager également à agir pour la suppression progressive des restrictions monétaires actuelles, restrictions qui ont été une raison majeure de la diminution du commerce mondial au cours des dernières années. Ainsi, le Fonds monétaire international se propose de substituer à la politique monétaire individualiste du passé une politique nouvelle dans laquelle les intérêts et les responsabilités de chaque nation seront reconnus. Il existera un organisme international capable d'instituer des mesures préventives contre les troubles monétaires, de venir en aide rapidement aux États qui auront besoin de secours et de supprimer, pour ainsi dire, les manipulations de la monnaie.

Le besoin d'une telle institution devient d'autant plus urgent que les nations se préparent, d'ores et déjà, à une concurrence accrue après la guerre.

**

Alors que le Fonds monétaire international a été chargé d'empêcher les troubles monétaires et de combattre les restrictions qui entravent aujourd'hui le commerce, la Banque internationale pour la reconstruction devra agir de telle sorte que les pays hier encore occupés d'Europe et d'Asie recouvrent la santé dans le domaine économique.

Comme la moitié du commerce mondial s'est fait jusqu'ici avec les pays d'Europe, l'économie mondiale ne saurait être rétablie avant que l'Europe ne soit prête de nouveau à exporter et à importer. Des pays étrangers à l'Europe devraient venir en aide à cette dernière s'ils veulent que ces buts soient rapidement atteints.

De même les pays qui n'ont pas l'occasion de développer leur économie comme ils pourraient le faire devraient pouvoir disposer des capitaux étrangers qui leur font défaut à des conditions raisonnables. En Extrême-Orient, par exemple, les conditions économiques sont encore tout à fait primitives. Dans l'hémisphère occidental, la moitié des pays désirent augmenter leur production afin d'accroître le niveau d'existence de leurs habitants. Il est reconnu utile et de l'intérêt de tous les pays que les capitaux nécessaires à la reconstruction du monde puissent être trouvés.

**

C'est la Banque internationale pour la Reconstruction qui est appelée à remplir cette fonction. Il ne s'agit pas de réorganiser le marché privé des capitaux, mais plutôt de faire des efforts pour encourager des prêts privés étrangers et des projets que la Banque pourra approuver. Dans des cas exceptionnels, la Banque elle-même pourra effectuer des prêts. Des emprunts seront garantis ou accordés par la Banque. Toutefois il faut que ces emprunts soient approuvés par un Comité qui examinera s'ils sont en mesure d'augmenter la production d'un pays et si les condi-

tions de leur remboursement sont garanties. De plus, chaque emprunt devra être garanti par le gouvernement du pays intéressé et un contrôle de l'emploi desdits emprunts devra être fait.

**

J'ai parlé de la contribution que la Banque et le Fonds monétaire apporteront à la prospérité du monde et ainsi à la paix mondiale. Les États-Unis, comme les autres pays, bénéficieront de l'amélioration des affaires et du commerce dans le monde. Il s'ensuit que les citoyens de ces pays bénéficieront à leur tour de l'amélioration de la situation.

La Banque et le Fonds national nous aideront à trouver les soixante millions d'emplois, tâche que le Président Roosevelt nous a indiquée comme étant un but national. Pendant la guerre, la capacité de production des États-Unis a connu un immense développement. Bien que dix millions de femmes et d'hommes américains se trouvent aujourd'hui aux armées, nous sommes capables de produire deux fois autant en ce qui concerne les biens et les services rendus que nous avons produits avant la guerre. Pour donner du travail à chacun et, en particulier, à nos soldats qui reviendront du front, il faut trouver des marchés susceptibles d'absorber notre production. Une grande partie de cette production restera aux États-Unis et contribuera à augmenter le standard de vie du peuple américain. Mais si une partie de cette production peut être vendue à l'étranger, notre situation s'en trouvera grandement facilitée.

La Banque et le Fonds aideront à étendre le marché Etranger des produits américains. Les crédits trouvés par la Banque seront utilisés par les pays intéressés à l'achat de produits industriels fabriqués aux États-Unis et dans les autres pays industriels et le stimulant que constituera la suppression des restrictions monétaires — qui gênent le commerce — augmentera considérablement la valeur des exportations américaines à l'étranger.

**

D'autre part, la suppression du chômage aux États-Unis contribuera à supprimer le chômage et à augmenter la prospérité dans le reste du monde, car les États-Unis sont de grands importateurs de produits étrangers. Il est ainsi évident que la force économique que créeront la Banque et le Fonds monétaire international sera multipliée de différentes façons et contribuera, en fin de compte, à une amélioration considérable des conditions économiques mondiales.

Certes, je ne pense pas que la Banque et le Fonds international puissent, à eux seuls, se charger de toutes les tâches qui sont à résoudre dans la vie économique de l'après-guerre. Ils n'offrent qu'une solution partielle à nos difficultés et une coopération internationale sera toujours nécessaire pour régler les questions compliquées : existence de barrières douanières, situation du marché d'articles tels que le blé ou le coton dont la production a été souvent excédentaire, réglementation des Cartels internationaux et autres problèmes économiques auxquels nous aurons à faire face à la fin de la guerre.

Je souligne cependant que la création d'une Banque et d'un Fonds international constitue un grand pas en avant pour l'établissement d'un système économique mondial sain. De plus, une solution internationale des problèmes de stabilité monétaire et des emprunts internationaux sera elle-même un stimulant important pour réaliser d'autres progrès dans d'autres domaines. Si, par contre, nous n'arrivons pas à réaliser les projets de Bretton Woods, tout essai de collaboration internationale sera sérieusement en danger.

**

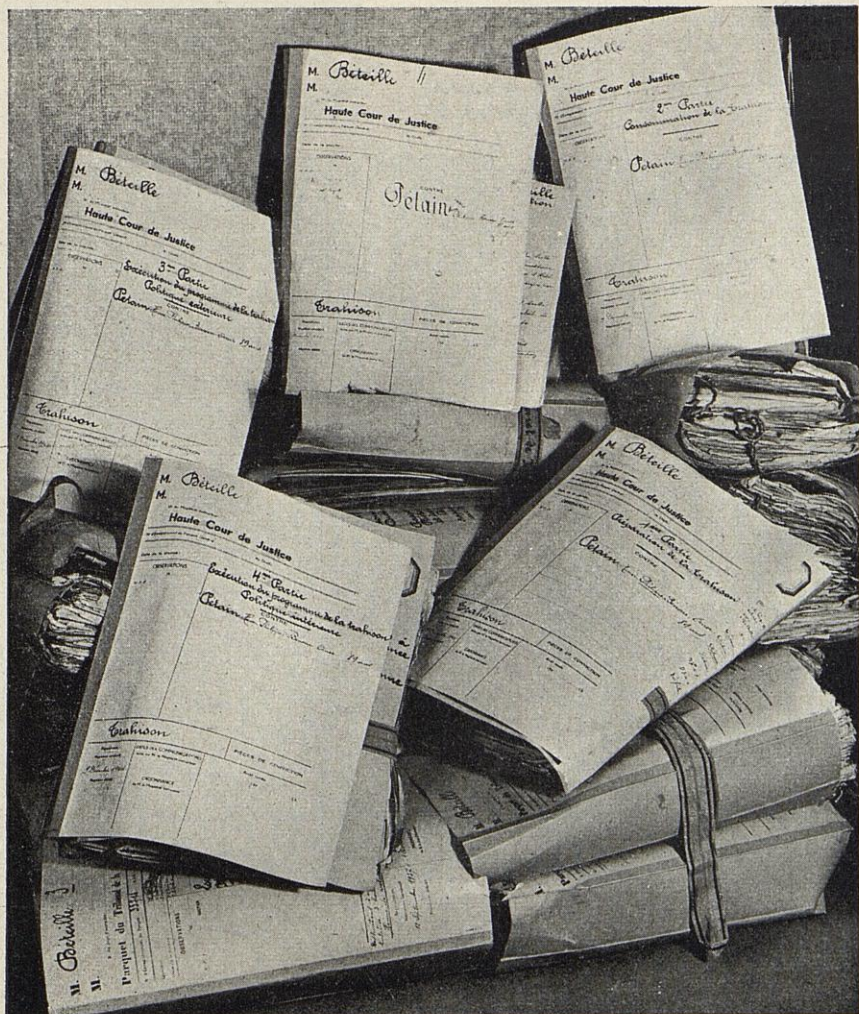
Étant une puissance industrielle et financière de premier ordre, les États-Unis ont une responsabilité très grande dans toutes ces questions. Les autres nations attendent de nous voir à l'œuvre et aucune organisation internationale ne saurait être efficace si nous nous refusons à y participer. Si jamais il y avait un refus semblable de notre part, il serait interprété comme un retour des États-Unis à l'isolationnisme et les autres nations pourraient en tirer des conclusions pessimistes. Dans ce cas, nous pourrions nous attendre au développement de divers blocs économiques qui se combattraient avec acharnement. Aucun organisme international en faveur de la paix ne pourrait survivre à une crise si dangereuse des affaires économiques.

Les accords de Bretton Woods pour le Fonds monétaire international et la Banque internationale pour la reconstruction doivent recevoir l'appui du peuple des États-Unis si le monde veut connaître la paix économique et politique.

Situation pénale des inculpés

<u>Détenus</u>			<u>En fuite</u>		
Abrial	Nayras	Parmenier	Alibert	Darnand	Pietri
Achard		Leyrouton	Auphan	Diét	Platon
Barthélemy	Ni Pace	Dugo	Baudouin	Decoux	Pomaret
Benoit-Nichin	Vallat	Pélain	Belin	Ybarnegaray	Trouvost
	Mandin		Weygand	Trossard	Piwauz
Bergeret	Blehaut		Bichelonne	Gaboldo	En Sibérie par
Berthelot			Bonnard	Grasset	Schumann
Bonnaïous	Gibrat		Bouhiller	Jannekeys	Tevier
Branié	Chevalier		Boysson	Saval	
	Marquet		Bridoux	Semoine	Pouvière
Cayla	Sagardelle		de Brunon	Seroy-Ladurie	Stuyert
Caziot	Schidoux		Brunelon	Marrion	Carcopino
Charbin			Cathala		Semey
Chassaigne	Moniot		Cayrel	Mbraux	Tremouret
Colson			Chautemps	Moyssot	
Creysse					

CE TABLEAU A ÉTÉ PHOTOGRAPHIÉ DANS LE BUREAU DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA HAUTE-COUR AU PALAIS-BOURBON. IL INDIQUE LA SITUATION DES INCULPÉS DU PROCÈS PÉTAÏN



LE DOSSIER PÉTAÏN : LE MOINS QU'ON PUISSE EN DIRE, C'EST QU'IL N'EST PAS MINCE

AVANT LE PLUS GRAND PROCÈS DE L'HISTOIRE

ACCUSÉ, LEVEZ-VOUS !

...et voici les cours de justice nées de la libération

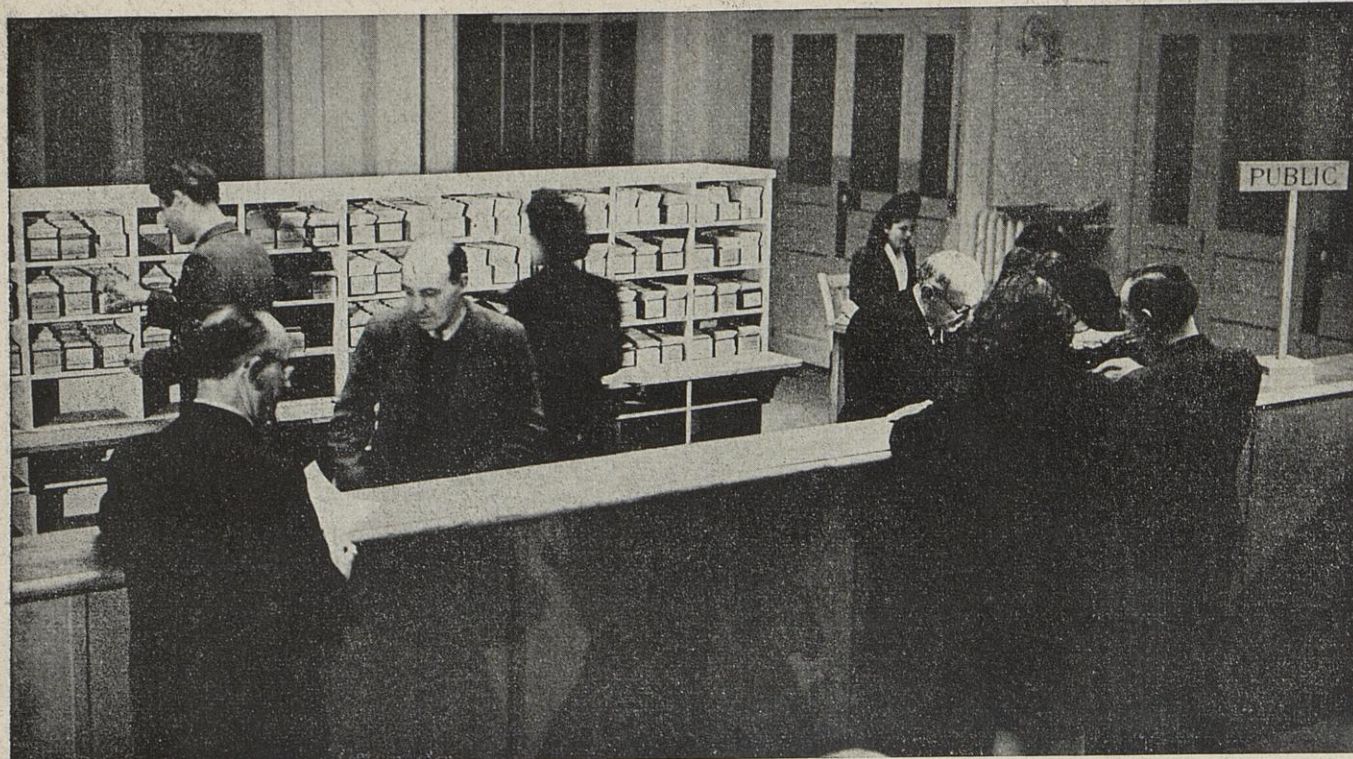
PARMI toutes les tâches dont le Gouvernement provisoire a entrepris la réalisation depuis son installation à Paris, aucune ne s'est révélée plus lourde que celle de la justice et de l'épuration; aucune n'était d'ailleurs plus délicate. L'œuvre de justice indispensable au relèvement de la France s'est avérée d'autant plus difficile à poursuivre qu'elle a réveillé toutes les impatiences d'une population dont les nerfs ont été mis à vif par quatre années d'occupation et de trahison. Le châtement des traîtres et de leurs complices était une des conditions essentielles du regroupement national que le Gouvernement provisoire se devait d'opérer. Exercer une justice qui soit impitoyable et qui, dans un État renoué, opère la résurrection des garanties républicaines supprimées par le régime d'usurpation, telle était l'œuvre que le Gouvernement s'est attaché à mener à bien.

La justice ne pouvait pas s'accomplir sans que fussent respectés les grands principes de la légalité traditionnelle. Ces principes, issus de la conscience humaine, énoncés par la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, ont été inscrits et développés dans tous les codes français. Ils impliquent que l'État détient seul le droit de punir les atteintes aux intérêts dont il a la garde et que toute justice doit être fondée sur le respect des garanties essentielles de la défense.

Des juridictions spéciales ont été instituées à cet effet. Elles ont été élaborées dès 1943, à la suite de discussions poursuivies dans la clandestinité par les organes responsables de la Résistance (par exemple le Comité général d'Études fondé et présidé par M. François de Menthon et le Comité des Juristes) et des travaux menés à Alger par les services compétents du Comité français de la Libération nationale (le Commissariat à la Justice et le Comité juridique).

Dès la Libération, les juridictions chargées de la répression des faits de collaboration étaient mises sur pied. Une ordonnance avait été prise à cet effet le 26 juin 1944. Elle avait créé les « Cours de justice ». Le 28 août 1944, une ordonnance avait institué le crime d'indignité nationale, concept nouveau introduit dans le cadre pénal français à l'effet de châtier les Français coupables d'avoir observé sous l'occupation une attitude anti-nationale.

La Cour de Justice chargée d'assurer la répression des faits de collaboration se rapproche, tant dans sa constitution que dans sa procédure, de la Cour



A LA COUR DE JUSTICE DE PARIS, 11, RUE BOISSY-D'ANGLAS, UN SERVICE DE RENSEIGNEMENTS EST OUVERT AU PUBLIC ET AUX AVOCATS

d'assises, expression de la justice démocratique, où un élément populaire, le jury, collabore étroitement avec l'élément professionnel, représenté par les magistrats. Toutefois, il est apparu nécessaire de donner au jury une constitution spéciale pour permettre aux nouvelles juridictions de statuer rapidement et pour éviter que s'insinuent parmi les jurés des Français qui s'étaient montrés indignes d'exercer ces fonctions. C'est pourquoi les Cours de justice sont constituées de la façon suivante. Elles sont présidées par un magistrat professionnel, assisté de quatre jurés choisis sur des listes dressées par une Commission qui comprend le premier Président de la Cour d'Appel ou le Président du Tribunal civil et deux délégués du Comité départemental de Libération. Ces listes comportent cent noms; seuls peuvent être désignés les citoyens qui n'ont pas cessé de faire preuve de sentiments nationaux. En fait, 26 Cours de Justice fonctionnent à l'heure actuelle. Elles comprennent 126 sections ou sous-sections et occupent 865 magistrats.

La Cour de Justice du ressort de Paris comporte 7 sections et la section parisienne, qui est particulièrement chargée, comprend elle-même 17 sous-sections. Le Parquet de la section parisienne, que dirige un Commissaire du Gouvernement sous la responsabilité du Procureur général près la Cour d'Appel de Paris, comporte lui-même 2 divisions; l'une d'entre elles, qui est installée rue Boissy-d'Anglas, poursuit l'instruction des faits de collaboration politique ou militaire, la seconde poursuit, rue Rabelais, l'instruction des faits de collaboration économique.

Au 31 mars, les 126 sections des Cours de Justice avaient été saisies de 74.424 affaires. Sur ce nombre, 33.000 environ figuraient à cette date à la notice des juges d'instruction.

12.700 avaient été renvoyées devant la Cour de Justice, 10.800 devant les Chambres civiques. Des décisions de classement étaient intervenues pour 17.958 affaires.

D'autre part, les Cours de Justice avaient, au 31 mars, rendu 10.558 décisions, se décomposant ainsi :

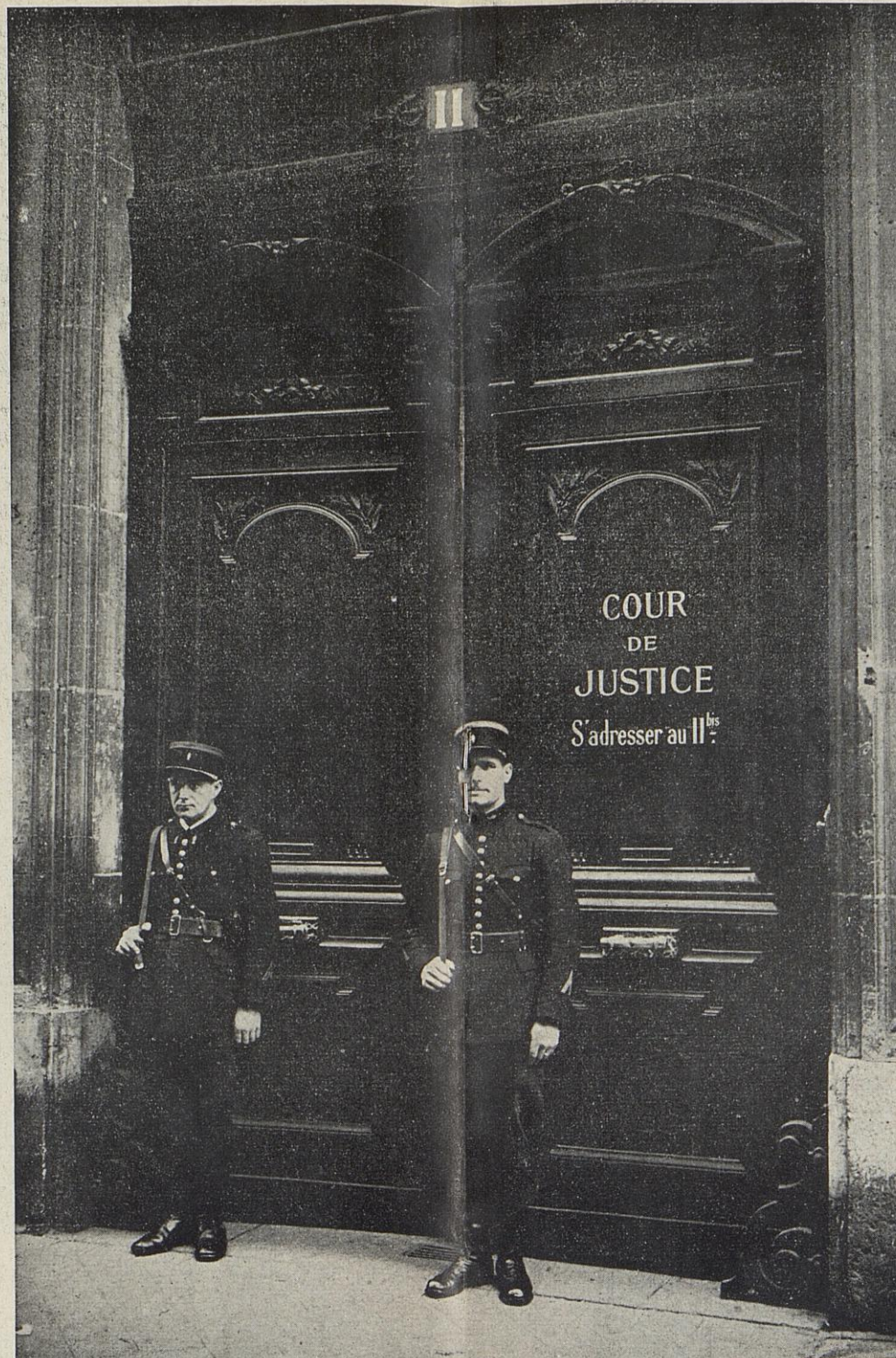
996 peines capitales; 427 peines de travaux forcés à perpétuité; 2.028 peines de travaux forcés à temps; 548 réclusions; 5.928 emprisonnements; 1.631 relaxes.

Ajoutons que les Cours de Justice ont jugé 1.118 inculpés pendant la première quinzaine d'avril. Elles ont prononcé : 184 condamnations à mort; 21 travaux forcés à perpétuité; 229 travaux forcés à temps; 36 réclusions; 487 emprisonnements; 161 inculpés relaxés.

Ceci porte le total des inculpés jugés au 15 avril 1945 à 11.676, dont 1.180 ont été condamnés à mort. Ce chiffre n'englobe pas les décisions rendues par les Chambres Civiques.

Dans chaque Cour de Justice, il existe une Chambre Civile composée de la même façon que la Cour de Justice et qui connaît des affaires d'indignité nationale. Elle prononce la peine de la dégradation nationale, qui comporte d'importantes déchéances politiques et professionnelles. Les Chambres Civiques poursuivent leurs activités. Elles ont, d'ores et déjà, suspendu de leurs droits électoraux, jusqu'à décision définitive, tous les inculpés déferés devant elle.

A côté des Cours de Justice, il existe une Haute Cour de Justice, instituée par l'ordonnance du 18 novembre 1944. Cette juridiction est appelée à juger les membres des organismes de fait dit Gouvernement de l'État français, c'est-à-dire Philippe Pétain, ses ministres et ses hauts fonctionnaires. Elle est ainsi chargée d'exercer ce qu'il est convenu de



Au II de la rue Boissy-d'Anglas, la Cour de Justice s'occupe des affaires politiques ou militaires; une autre cour (section économique et financière) fonctionne rue Rabelais.



UNE DES COURS DE JUSTICE AU PALAIS DE PARIS : LE PRÉSIDENT GUILLAUMOT EST ASSISTÉ DE QUATRE JURÉS ET DE DEUX SUPPLÉANTS

dénommer la justice politique. Ce terme ne doit cependant engendrer aucune équivoque. Ce n'est pas la responsabilité politique de ces gouvernants indignes que la Haute Cour de Justice peut sanctionner, c'est la responsabilité pénale qu'ils encourrent à raison des actes criminels dont ils se sont rendus coupables dans l'exercice de leurs fonctions.

La Haute Cour de Justice a pour mission d'établir les crimes de trahison, d'intelligences avec l'ennemi, d'atteinte à la sécurité intérieure ou extérieure de l'Etat commis par les dirigeants du soi-disant Etat français et de leur faire application des peines prévues par le Code Pénal.

Il est de tradition constante, en France comme à l'étranger, que la connaissance des crimes dirigés contre la sûreté de l'Etat par ceux-là mêmes qui en ont eu la sauvegarde soit déferée à une juridiction souveraine. La justice politique, puisqu'il convient de la dénommer ainsi, doit être l'apanage d'une juridiction supérieure qui, consciente des enseignements de la politique, sache concilier les exigences de la légalité et les aspirations de la justice. La Constitution de 1875 accordait au Sénat constitué en Haute Cour de Justice le pouvoir de juger le Président de la République et les Ministres; mais dans l'attente d'une nouvelle constitution la République présente une structure politique dans laquelle le Sénat ne peut pas s'insérer.

La Haute Cour de Justice a reçu l'organisation suivante : c'est le Premier Président de la Cour de Cassation, le plus haut Magistrat de la République, qui la préside. Il est assisté du Président de la Chambre Criminelle de la Cour de Cassation, du Premier Président de la Cour d'Appel de Paris, de deux Conseillers à la Cour de Cassation désignés comme membres suppléants et de 24 jurés. Ces jurés sont choisis

par voie de tirage au sort sur deux listes établies par l'Assemblée Consultative provisoire. Sur la première d'entre elles figurent les noms de 50 parlementaires en cours de mandat le 1^{er} septembre 1939. La seconde comporte les noms de 50 personnes choisies en raison de leur attitude patriotique et des services qu'ils ont rendus à la France combattante ou à la Résistance intérieure.

Le Ministère public de la Haute Cour de Justice se compose d'un Procureur général et de deux avocats généraux. Le Gouvernement a désigné comme Procureur général M. Mornet, Président honoraire à la Cour de Cassation, qui fut en 1917 Commissaire du Gouvernement auprès des Conseils de Guerre appelés à réprimer la trahison et le défaitisme (on se souvient que c'est le lieutenant Mornet qui requit la peine de mort contre Mata Hari et Bolo Pacha) et qui a participé, sous l'occupation, aux travaux du Comité des juristes de la Résistance. L'instruction, ouverte sur réquisitoire du Procureur général, est menée par une commission composée de cinq magistrats et de six délégués de l'Assemblée Consultative. Elle est dirigée par le président Bouchardon, l'ancien capitaine Bouchardon de la guerre 1914-1918. C'est elle qui règle l'ordre dans lequel elle entend procéder aux informations ouvertes devant la Haute Cour.

Tous les hommes qui ont participé directement à l'activité du pseudo-Gouvernement de Vichy vont être appelés à comparaître devant la Haute Cour. Tous, chefs de l'Etat, chefs du Gouvernement, ministres, secrétaires d'Etat ou sous-secrétaires d'Etat, commissaires généraux ou secrétaires



UNE ENQUÊTE RUE BOISSY-D'ANGLAS : ON RECHERCHE UN MEMBRE DE LA L.V.F. DONT LA PHOTOGRAPHIE FIGURE AU DOSSIER



LE BUREAU DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA HAUTE COUR AU PALAIS-BOURBON : EN BAS, LE TABLEAU DES INculpÉS



DES CENTAINES DE FICHES SONT CLASSÉES DANS LES SERVICES DE LA COUR DE JUSTICE DE LA RUE BOISSY-D'ANGLAS

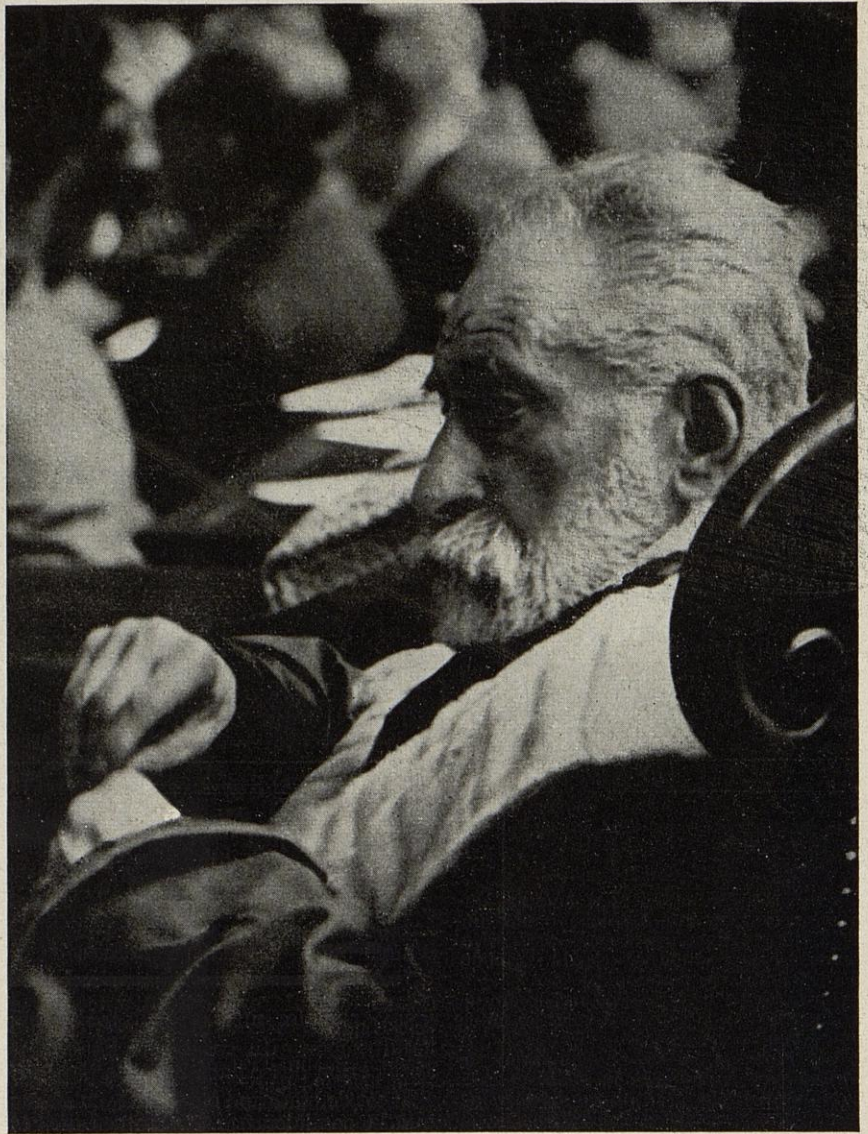
ACCUSÉ, LEVEZ-VOUS ! (suite et fin)

généraux, résidents ou gouverneurs généraux, ou hauts commissaires vont répondre des crimes qu'ils ont commis contre la France.

La Haute Cour de Justice a déjà jugé deux d'entre eux. Elle a condamné l'amiral Esteva, qui fut Résident général de France en Tunisie, à la peine de la détention et le général Dentz, qui fut Haut Commissaire de France en Syrie à la peine de mort. Ces deux procès ont permis de châtier deux des hommes du régime de Vichy qui, placés par ce dernier à des postes de commandement, n'ont pas eu le souci de défendre l'honneur et l'intérêt de la France; mais ils ont également permis de préparer le procès du premier coupable, de celui auquel peuvent être reprochés non seulement les fautes qu'il a commises, mais également celles qu'il a permises ou commandées, Philippe Pétain. Il ressort, en effet, avec clarté, des débats des affaires Dentz et Esteva que Philippe Pétain est au centre de toutes les trahisons commises depuis 1940. Lorsque l'amiral Esteva livre, sans combat, la Tunisie aux troupes de l'Axe, il est récompensé par un télégramme de Pétain qui le félicite de sa fidélité. Lorsque, après la victoire des troupes alliées, Esteva revient en France, il reçoit comme un soufflet l'insulte de la lettre de félicitations de Ribbentrop. Il hésite longuement avant de répondre. Il se rend à Vichy où les uns lui conseillent de conserver le silence et les autres lui demandent de remercier Ribbentrop. C'est à la suite d'un arbitrage de Pétain et d'une invitation, sinon d'un ordre de ce dernier, qu'Esteva écrit la lettre qui achève de le déshonorer.

Le procès du général Dentz a apporté les mêmes révélations. Les aérodromes de Syrie ont été livrés à l'Allemagne par le général Dentz à la suite des tractations qu'il avait menées avec le ministre allemand von Rahn (le même Rahn que l'on trouve en Tunisie aux côtés d'Esteva) et avec l'infâme Guérard qui avaient été envoyés en Syrie par Darlan avec l'accord de Pétain. C'est au lendemain du jour où Pétain prononçait l'engagement solennel de ne rien faire qui puisse gêner notre ancienne alliée, l'Angleterre, qu'il faisait décider, au Conseil des Ministres du 6 mai 1941 qu'il présidait en personne, de coopérer avec l'Allemagne dans le complot d'Irak, mené contre l'Angleterre. C'est à la même époque que furent acceptés, avec le consentement de Pétain, les fameux protocoles de Paris qui organisaient l'aide militaire que la France entendait apporter à l'Allemagne au Moyen-Orient, en autorisant le survol de la Syrie par les avions allemands, en livrant les aérodromes syriens à la Luftwaffe et en donnant aux rebelles irakiens du matériel de guerre et des instructeurs français. Le 15 mai 1941, Pétain envoyait au général Dentz une lettre personnelle dans laquelle il l'invitait à «donner la mesure de son désir de collaboration à l'ordre nouveau».

Les procès du général Dentz et de l'amiral Esteva ont ainsi, comme le Procureur général Mornet l'a souligné dans ses réquisitoires, préparé le procès de Pétain. Ce dernier avait été fixé au 17 mai 1945. En l'absence de Pétain il devait se dérouler suivant la procédure de la contumace. Philippe Pétain, convoqué devant la Haute Cour de Justice, vient de se constituer prisonnier et son retour a pour conséquence de prolonger l'enquête menée par la Commission d'Instruction. L'instruction va reprendre sur la base de ses interrogatoires et des témoignages que l'accusation et la défense ne manqueront pas d'invoquer. Nul doute que ce procès, le plus grand procès de l'Histoire de France, ne soit retardé; mais il aura certainement lieu dans le plus bref délai possible et la présence de l'accusé aux audiences lui donnera un intérêt et un éclat particuliers. Philippe Pétain sera jugé. La trahison de l'homme qui, après avoir livré à l'ennemi le corps de la Nation, s'est efforcé d'en dénaturer l'âme, sera établie par un débat contradictoire et la Justice de la France passera.



L'ACCUSATEUR PUBLIC DE LA HAUTE COUR : LE PROCUREUR GÉNÉRAL MORNET



La Haute Cour de Justice : au centre, le président Montgibeaux, 1^{er} président de la Cour de Cassation; à sa droite, MM. Donat-Guigue, président de la Chambre criminelle de la Cour de Cassation, et Cénac, conseiller à la Cour de Cassation; à sa gauche, MM. Picard, 1^{er} président de la Cour d'Appel de Paris, et Reulos, conseiller à la Cour de Cassation.

LE TOUR DU MONDE EN 7 JOURS

(SEMAINE DU 19 AU 25 AVRIL 1945)

GUERRE

JEUDI 19

Front de l'Ouest. — Des formations de la II^e armée britannique parviennent en plusieurs points sur le cours inférieur du Danube.

Les voies ferrées et l'autostrade reliant Hambourg à Brême et à Emden sont coupées. La retraite vers l'Est est ainsi interdite aux forces allemandes du littoral de la mer du Nord.

La I^{re} armée américaine occupe entièrement Leipzig, où 20.000 soldats ennemis ont été faits prisonniers.

Le nettoyage de Halle est achevé. La I^{re} armée française s'empare de Tubingue, en Wurtemberg.

La pointe de Grave est libérée par nos troupes.

Dans la forteresse Royan-Pointe de Grave, emportée après cinq jours de bataille, 10.000 prisonniers ont été faits.

Près de 65.000 soldats allemands ont été capturés par les armées alliées de l'Ouest dans la journée.

Front de l'Est. — Les troupes de Koniev établissent une tête de pont sur la haute Sprée, à 19 km. à l'ouest de Cottbus.

Front d'Extrême-Orient. — Les troupes britanniques s'emparent de Chauk, le plus grand centre producteur de pétrole de Birmanie.

VENDREDI 20

Front de l'Ouest. — Le nombre des prisonniers faits dans la poche de la Ruhr — définitivement nettoyée après trois semaines de combat — est de 326.000, dont 16 officiers généraux.

La ligne fortifiée protégeant la côte de la mer du Nord est fortement entamée entre Hambourg et Brême.

Les troupes écossaises s'emparent de Delmenhorst, au sud-ouest de Brême.

Nuremberg, la ville sainte du nazisme, tombe aux mains des Américains de la VII^e armée, ce 20 avril, jour anniversaire de Hitler.

Front de l'Est. — Les « armées du centre » soviétiques parviennent à une dizaine de kilomètres du « Grand-Berlin ».

Fürstenwalde, au sud de la capitale, est pris.

SAMEDI 21

Front de l'Ouest. — La ville d'As (Asch), dans l'angle nord-ouest du plateau de Bohême, tombe aux mains des soldats de Patton.

Les forces de la I^{re} armée française s'emparent de la ville de Fribourg, dans le pays de Bade, ainsi que de Vieux-Brisach, sur le Rhin.

A l'est de la Forêt Noire, nos troupes prennent de haute lutte Stuttgart, capitale du Wurtemberg, ville de plus de 400.000 habitants; d'autres unités atteignent le Danube à Donaueschingen, le traversent à Mulheim et à Sigmaringen et avancent vers la frontière germano-suisse et le lac de Constance; elles atteignent l'extrémité occidentale de ce lac à Ludwigshafen et à Radolfzell.

Au cours de la journée, les troupes françaises font plus de 10.000 prisonniers. Le général français Guillaume est blessé au cours d'une inspection des premières lignes.

Front d'Italie. — Les troupes du général Clark s'emparent de Bologne.

Front de l'Est. — Le groupe d'armées du centre est parvenu dans les faubourgs nord-est de Berlin, où des combats sont engagés.

DIMANCHE 22

Front de l'Est. — Les forces soviétiques franchissent en plusieurs points la Ringbahn (chemin de fer de ceinture berlinoise) et approchent du centre de la capitale.

La ville est, d'autre part, débordée par le nord et par le sud.

LUNDI 23

Front de l'Ouest. — Ayant renforcé son aile droite de plusieurs divisions prélevées sur son centre, Patton opère un brusque changement de direction, d'est au sud, et ses blindés foncent vers Ratisbonne et Munich.

Les troupes françaises atteignent la forteresse d'Istein, à proximité de Bâle.

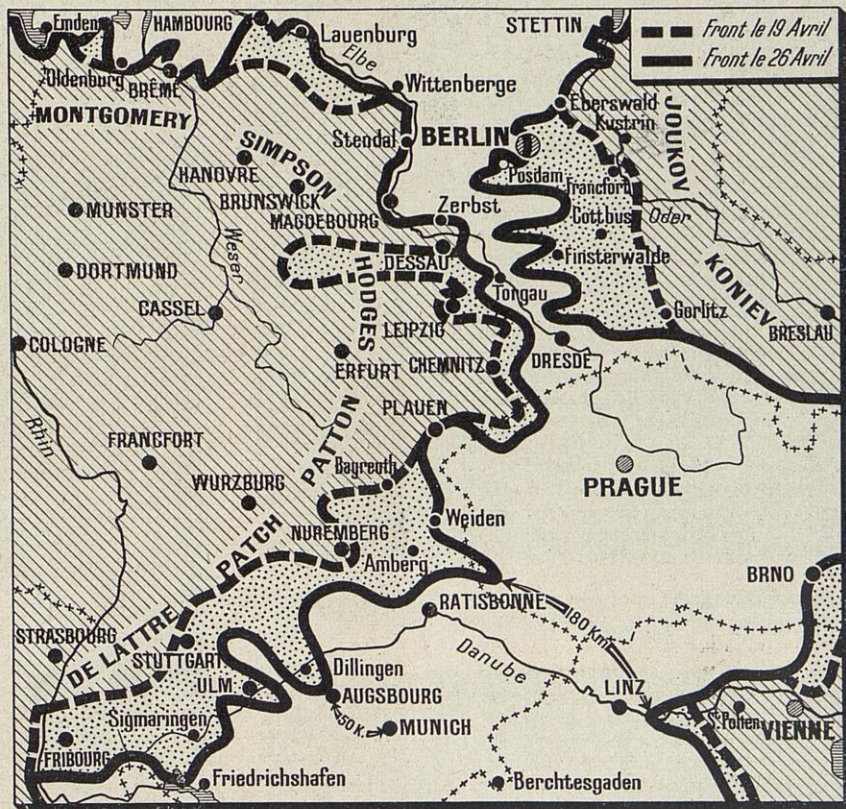
Front d'Italie. — Modène (au nord-ouest de Bologne) tombe aux mains des alliés.

Front de l'Est. — Le faubourg ouvrier de Neukölln, dans la partie sud-est de Berlin, est pris par les troupes soviétiques. L'aviation russe participe aux combats de rues dans la capitale.

Le tiers (350 km. carrés) de la superficie du « Grand-Berlin » est occupé par les troupes de Joukov et de Koniev.

MARDI 24

Front de l'Ouest. — Les troupes françaises s'emparent de la forteresse d'Ulm,



LA SITUATION MILITAIRE SUR LES FRONTS OUEST ET EST (SEMAINE DU 19 AU 25 AVRIL)

sur le Danube, et progressent vers l'Est au delà du fleuve.

Les blindés de Patton parviennent à quelques kilomètres de Ratisbonne.

Front d'Italie. — Ferrare et la Spezia tombent aux mains des Alliés, dont les blindés progressent rapidement dans la vallée du Pô.

Front de l'Adriatique. — Les troupes du maréchal Tito mettent le siège devant le port de Fiume.

Front de l'Est. — Plus de la moitié du « Grand-Berlin » est aux mains des troupes soviétiques.

L'encerclement de la capitale allemande est à peu près complet; il n'existe plus qu'un couloir large de quelques kilomètres à l'ouest, battu par l'artillerie russe.

MERCREDI 25

Front de l'Ouest. — L'assaut est donné à Brême par deux divisions d'infanterie britannique.

Les troupes françaises s'emparent de Lœrrach, à quelques kilomètres au nord-est de Bâle.

Front de l'Est. — Les Russes sont maîtres de 27 quartiers de Berlin, dans le nord, l'est et le sud de la ville.

DIPLOMATIE

A la veille de la conférence de San-Francisco, qui s'est ouverte le 25 avril comme il en avait été décidé à Yalta, aucun coup de théâtre ne s'est produit sur le plan diplomatique. Toute personne non avertie pourrait croire qu'au moment où les forces alliées assènent à la résistance allemande les derniers coups, seul le canon a la parole. Il n'en est rien. Au contraire, c'est à cette heure que les problèmes internationaux repassent au premier plan et que les diplomates s'affairent. Leur activité, au cours de cette semaine, a donc été entièrement dominée par les derniers préparatifs de la conférence.

Le problème polonais n'a pas trouvé de solution. Londres et Washington se refusent à reconnaître un gouvernement qui ne leur paraît pas représenter les différents groupements politiques de Pologne et dans lequel ne figurent pas les délégués du gouvernement polonais de Londres; cependant, Moscou accentuant sa position signe, le 21 avril, un traité d'alliance avec le gouvernement varsovien. Sur l'invitation du nouveau Président des États-Unis, M. Molotov est venu à San-Francisco. La conférence s'est ouverte le 25 avril, en l'absence des délégués polonais.

Quelques faits, qui ne se rattachent pas à la conférence de San-Francisco, ont marqué cette semaine: la décision, prise le 18 avril par le gouvernement de Franco, d'interdire l'atterrissage, sur le sol espagnol, de tout avion allemand est entrée en application le 19

d'Autriche, Otto de Habsbourg, est arrivé à Bruxelles. Il aurait l'intention de travailler à la reconstitution d'un « empire central catholique romain » comprenant l'Autriche, la Hongrie, la Bavière et une partie des Sudètes.

FRANCE ET EMPIRE

19 avril. — La légalité républicaine est rétablie en matière scolaire.

21 avril. — Le général Dentz est condamné à mort par la Haute-Cour de Justice.

22 avril. — Le général de Gaulle visite Royan et la « poche » de Royan libérés par les troupes françaises.

Les scouts ont défilé à Paris en présence de lady Baden-Powell.

24 avril. — Arrivée en Suisse du maréchal Pétain, qui se met à la disposition des autorités judiciaires françaises.

25 avril. — Dans un discours radio-diffusé, le général de Gaulle a exposé les raisons décisives de l'inébranlable confiance que la France devait avoir en elle-même.

Sur le plan militaire, a-t-il notamment déclaré, « c'est en force que nous menons avec les autres les grandes batailles de l'Europe. »

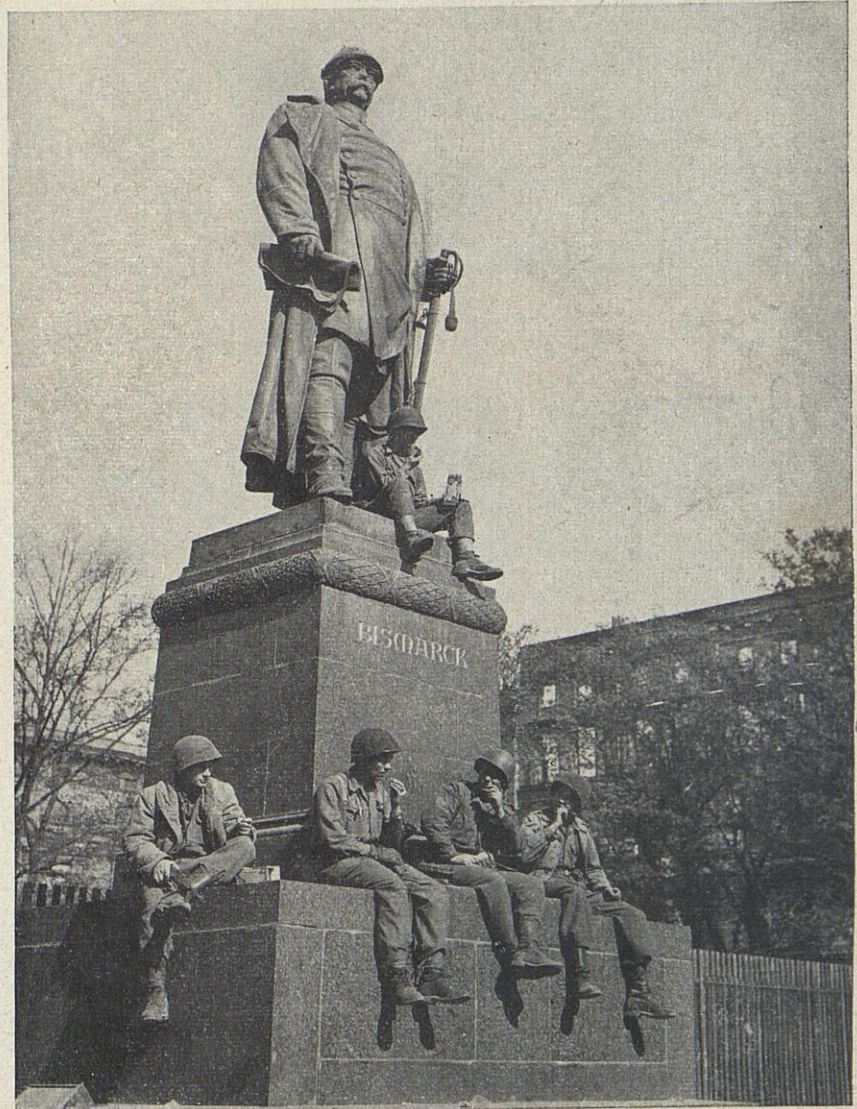
Sur le plan intérieur, il dit:

« Ayant constamment l'inventaire sous les yeux, je puis dire au pays que le redressement est commencé. »

Sur le plan extérieur, il affirme:

« Pour avoir reconnu que notre place devait être là où elle fut de tous temps, c'est-à-dire avec les premiers, nos principaux amis n'ont pas encore discerné la nécessité de traiter avec nous des affaires essentielles de la terre de la même façon qu'ils en traitent entre eux... Il n'y aura de règlements valables qu'en présence et avec le concours de la France. »

« Je n'ai pour ma part, a-t-il conclu, aucun doute que la Quatrième République française sera une grande réussite quant à notre rénovation, car pour avoir beaucoup souffert nous avons beaucoup appris. »



Ce que le vieux Bismarck n'avait sans doute pas prévu: des soldats américains venant de Magdebourg s'asseoir sur son socle de marbre sans autre cérémonie.



Nous sommes au camp de Bilsen. Les malheureuses qu'on vient de libérer rient et mangent. A quelques mètres, pourtant, des cadavres sont alignés. Mais elles en ont tant vu, depuis cinq ans, qu'elles sont insensibles à tout.



Elles sont amaigries et en loques. La captivité a épuisé leur corps. Des plaies les rongent, qu'elles pansent mutuellement, comme elles peuvent. Mais maintenant les secours sont là, et la liberté leur est enfin apparue.



Terrifiant spectacle : à Bilsen une humanité hagarde vivait entassée sous de sordides baraques, dans un désordre et une promiscuité sans nom. Chaque nuit la mort fauchait ici, à grands coups.

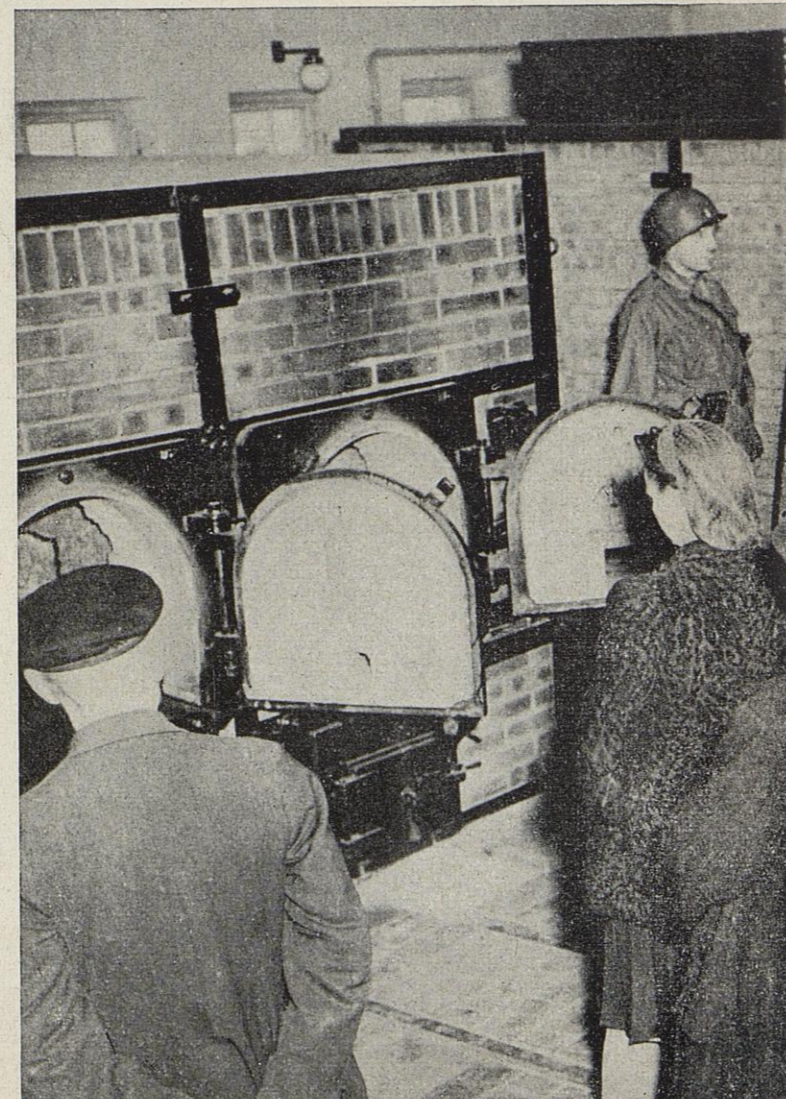
DANS L'HORREUR DES CAMPS NAZIS



Heureuse initiative : le général Patton a obligé la population de Weimar à venir « visiter » le camp de Buchenwald et à contempler de ses yeux le « travail » de ses



filis et de ses frères. Des femmes se trouvèrent mal. Évidemment, l'odeur effroyable se dégageant de cet immense charnier convenait peu à ces âmes sensibles.



A Buchenwald encore : la population de Weimar défile devant les fours crématoires du camp, installation dont les bourreaux nazis n'étaient sans doute pas peu



fiers. Mais combien de milliers d'hommes, combien de milliers de femmes disparurent ici, victimes de la culture allemande? Nul ne le saura jamais, hélas! jamais...



A Nordhausen, où furent retrouvés les cadavres de 2.500 déportés politiques, les autorités américaines réquisitionnèrent 700 civils allemands pour procéder à l'inhumation des corps. Juste châtement, mais trop mince encore!



Cette canaille enchaînée, visiblement bien nourrie, avec sa bonne face de brute, répond au nom de Joseph Kramer. M. Kramer était le Führer du camp de Bilsen. C'est dire qu'il a quelques crimes sur la conscience.



A Bilsen encore. Les gardiens du camp n'ont pas eu le temps de fuir. Ces individus qui cravaient violaient, tuaient si bien sont maintenant doux comme des agneaux. Il faudra pourtant qu'ils paient!

SAN-FRANCISCO : ATMOSPHÈRE RETROUVÉE DES GRANDES ASSISES INTERNATIONALES D'ANTAN

(de notre envoyée spéciale G. CHADOURNE)

San-Francisco (par câble)

VINGT jours de voyage... la délégation française a le temps de méditer. Privilège rare au moment où l'avion le plus moderne met moins de dix heures à faire le même trajet. Les paysages diffèrent, mais non l'atmosphère. Partout, la guerre plane, couve...

Sur l'Atlantique, elle se traduit par l'escorte sérieuse qui veille comme aux plus sombres jours des menaces sous-marines. Nord du Canada, Montréal, Denver, Chicago, les Montagnes Rocheuses et le Lac salé, San-Francisco enfin. Longue énumération, qui évoque la distance. Mais cette animation, ce bruit, cette circulation et cette vie, c'est celle des grands nœuds de communications militaires. C'est Alger 1942, Naples 1943, Londres du printemps 1944, ce San-Francisco 1945 qui reste le grand port d'embarquement des forces du Pacifique. Comme partout, crise aiguë de logement; plus un appartement à louer depuis deux ans. Les hôtels sont bondés, et voici qu'affluent les délégations de quarante-six nations. Toutes sont, bien entendu, plus nombreuses que prévu et qu'annoncé, ce qui ne laisse pas de créer de sérieux embarras. Quant aux bagages, c'est, comme à toutes les conférences du monde, une recherche frénétique, qui aboutit cependant à regrouper des ensembles le plus loufoquement dispersés.

La guerre a passé. Les combats continuent. C'est toujours l'atmosphère familière et filiale des grandes assises internationales de jadis.

* *

La délégation française s'est tout de suite trouvée et mise à l'aise.

Trouvée à l'aise parce que le vaste hall du Saint-Francis-Hôtel qui l'abrite, voit ses murs pavés par les drapeaux des Nations représentées. Ils rappellent tout à fait le décor semblable de l'hôtel des Bergues à Genève, quand les délégués français y arrivaient s'appêtant à soutenir leurs thèses traditionnelles. Celles-là même qui reprennent aujourd'hui vigueur et actualité... La foule bariolée qui envahit ce hall est naturellement curieuse, et l'on se montre les personnalités. On est d'ailleurs généralement encore entre gens de connaissance... Le président Paul-Boncour ne rencontre que des amis, qu'il a connus à Genève. Ils ne cachent pas leur joie de le retrouver ici. De toutes parts lui viennent des marques de sympathie : c'est ainsi que les voyageurs du train l'amenant de Washington entonnaient « la Marseillaise » quand il apparaissait dans le wagon-salon.

M. Georges Bidault se fait des relations. Dès son arrivée, il a réuni les journalistes et leur a exprimé en termes délicats la tristesse de la France du fait de la mort du président Roosevelt, l'espoir qu'elle entretient d'accuser et d'accroître les bonnes relations franco-américaines.

Mais derrière ce décor, l'activité de la délégation française consiste aussi à se mettre à l'aise. Ses bureaux s'installent au douzième étage, dans un désordre pittoresque et classique rendu obligatoire il est vrai par le retard de son arrivée. On hésite entre les trois restaurants qui fonctionnent simultanément à l'hôtel; on voudrait ne pas quitter ces ascenseurs rapides, conduits par de jolies filles qui rappellent les films de Hollywood. On perdrait même volontiers du temps à flâner dans les nombreuses boutiques qui entourent le hall de l'hôtel, parmi la profusion miraculeuse des cigares, des bonbons, des chocolats, si l'on ne s'apercevait soudain avec un serrement de cœur que les modistes parisiennes n'ont pas repris contact avec le Nouveau Monde, n'y ont pas diffusé leurs nouvelles créations. Les femmes les plus élégantes arborent encore ces minuscules édifices drôlement plantés sur la tête qui rappellent l'époque ayant précédé la guerre. Contraste aigu, brutal, entre ce hall si classiquement « du temps des équipages » et la jeep, dehors, ou le transport de troupes à quai.

* *

Déjà les couloirs s'animent, les potins vont leur train chez le coiffeur. L'attention de l'Amérique est concentrée sur Washington, où M. Molotov vient d'arriver par la voie des airs, au-dessus du Cercle polaire. Stettinius et Eden ont eu de nombreuses conversations, Bidault a vu le président Truman. Ces rencontres et ces arrivées, ces survols hâtifs prennent ici un relief énorme. Car il y a malaise dans l'opinion publique. Le coup du traité d'amitié, analogue à celui passé avec la Tchécoslovaquie, et qui a été conclu à la toute dernière heure entre le Gouvernement des Soviets et le Gouvernement de Varsovie, a produit l'effet d'une douche-glacée. U. S. A. comme Angleterre attendaient que des

négociations se poursuivent afin qu'une sorte de fusion s'opère entre le gouvernement de Londres et celui de Lublin, réunissant les divers éléments de la Pologne. Mais voici que le geste unilatéral de l'U. R. S. S. tend à faire reconnaître le gouvernement de Varsovie comme l'organe autorisé de toute la Pologne. L'opinion américaine ressent cela comme une atteinte aux engagements pris, voire comme un coup de force et elle ne l'aime pas.

Les négociateurs ne se découragent pas. La presse américaine a beau insinuer que les interlocuteurs n'avaient pas le sourire... au bar, on est mieux renseigné, on sait que M. Molotov a demandé des instructions à Moscou. Peut-être trouvera-t-on une solution transactionnelle?

C'est que nul ne veut se compromettre, au fond. Les U. S. A. savent bien qu'après la guerre ils ne pourront pas se passer de la Russie, pas plus que celle-ci ne pourra se passer d'eux. L'U. R. S. S. a besoin de réparer ses ruines qui dépassent encore celles de notre malheureux pays, de reconstruire et de rééquiper ses centres industriels, de recommencer presque au départ l'effort des premiers plans quinquennaux.

Les U. S. A. d'autre part savent qu'ils auront à affronter une crise économique aiguë dès la cessation des hostilités. Il faudra nécessairement trouver des emplois aux soixante millions de travailleurs qu'occupe l'industrie de guerre et aux démobilisés. Pour l'une comme pour l'autre puissance, il faut que ce soient les ingénieurs, les techniciens, les fournitures américaines qui aident la Russie à refaire le Dnieprostroï, à rééquiper le bassin du Donetz, à remettre en production les pétroles du Caucase. Et l'on parle sous le manteau, mais avec insistance, de cet emprunt de six milliards de dollars devant lequel l'Angleterre aurait hésité, mais qui aurait été promis par le président Roosevelt. Peut-être tient-on là une des clés du voyage subit de M. Molotov? Dès lors, même si la situation se tend, l'on ne saurait se fâcher définitivement, entre deux peuples réalistes. Le drame du soir laisse prévoir l'arrangement au réveil.

* *

Tout ceci ne manque pas d'intéresser dès maintenant, la délégation française. Elle sait, derrière l'atmosphère traditionnellement identique d'avant-guerre des grandes conférences internationales, discerner les facteurs nouveaux. Cette réunion sera moins idéologique, plus réaliste que celles qui l'ont précédée : même dans les désaccords.

L'économique a conquis droit de cité, et de priorité. Le souci primordial des Trois Grands et particulièrement des U. S. A. est de lier la politique aux affaires, à l'économie, aux exportations qui seront, après guerre, matière vitale pour tous. C'est plus franc qu'à Genève et peut-être mieux ainsi. Car après tout, au fond des choses, il s'agit essentiellement de nourrir, de vêtir et de rassurer des centaines de millions d'hommes à travers le monde entier qui n'ont plus rien et qui ont faim d'espoir. Rassurer et faire espérer, des plantations ravagées du Pacifique aux forêts incendiées de Norvège, des pâturages normands aux loess ravins de Chine. Quelle que soit la formule adoptée — capitalisme d'État ou entreprise privée, sous l'œil d'un directeur d'usine russe à 1.200.000 francs par an ou d'un manager américain qui vaut ses 25.000 dollars mensuels, il faut produire. C'est à cette tâche de reconstruction dans le concret que va s'atteler la Conférence.

Mais où la délégation française, à ces assises de l'espoir, va rejoindre la pensée du grand Président disparu et peut-être continuer plus directement son œuvre, c'est qu'elle ne laissera jamais les négociateurs s'écarter de l'humain. Produire pour l'homme, et non par l'homme. Sans cesse elle rappellera que le producteur n'est pas un être désincarné, un facteur abstrait, mais un complexe de chair et d'esprit. Le rendement de son travail dépendra de la foi qu'il y apportera et de sa confiance dans les buts de son effort. Si, traditionnellement, elle va centrer sa tâche sur les problèmes de sécurité, c'est qu'elle y voit un facteur primordial de confiance.

Peut-être jouera-t-elle le rôle du squelette des festins antiques. Dans ce pays abondant, aux possibilités infinies, au sein de ce luxe et au milieu des richesses conservées, elle sera le représentant permanent de la souffrance humaine. Ceci aussi marque une différence radicale avec sa position, autrefois, à Genève — mais sa mission en apparaît grande. Puissance non invitante, ayant rejoint volontairement les rangs des pauvres et des miséreux, la France sera mille fois plus présente du fait qu'elle incarne l'espérance d'un monde renouvelé.

PROGRÈS VERS LE BON SENS

(suite de la page 1)

mandats. Ce vaste domaine s'est considérablement amenuisé depuis. En ce qui concerne les protectorats les États-Unis s'aperçoivent que, pratiquement, ils en ont. Voyez simplement les Philippines qui sont gratifiées d'un régime d'indépendance, mais où sont installées les troupes américaines, où les bases navales sont américaines. Il n'est donc pas question présentement de Trusteeship pour les colonies proprement dites, et l'on passe les protectorats sous silence. Il reste la question des mandats — encore certains et non des moins importants semblent-ils être d'avis que seuls devraient faire matière les mandats qui avaient été confiés aux pays devenus ennemis par la présente guerre ou à établir sur des possessions qui leurs seraient prises.

Mais ce secteur relativement réduit touche encore à des intérêts fort chatouilleux : l'Angleterre et ses dominions individuellement et le Commonwealth, en tant qu'ensemble, n'entendent renoncer à aucun des droits que leur confèrent leurs différentes parts de mandataires. Plus encore : la marine et l'armée américaines ont déjà fait savoir que les territoires insulaires, appartenant au Japon ou étant sous son mandat, qu'elles occuperaient à la fin des hostilités devraient rester entre leurs mains, avec toute liberté d'action après la paix, comme bases indispensables de la sécurité des U. S. A. et même de tous les pays en bordure du Pacifique.

De ce qui précède, il résultera donc, en dernière analyse, qu'il sera bien difficile, pour deux au moins des Trois Grands, de demander aux autres d'accepter ce à quoi ils ne pourraient eux-mêmes consentir.

Quant à la France sa position en l'espèce est très nette et très formelle : quelles que soient les formules de trusteeship que l'on propose — et l'on en voit déjà poindre deux au moins — elle l'étudiera et pourra éventuellement se rallier à celle qui lui semblera la plus convenable pour les mandats A. Mais pour les mandats B — type Togo, Cameroun — elle n'acceptera qu'une formule identique à celle des commissions de contrôle de l'ancienne Société des Nations, sans aucune autre servitude nouvelle ni extension de pouvoir.

Touchant l'affaire des accords régionaux, il y a aussi un certain chemin parcouru. Ce n'est, néanmoins, pas aussi net que pour les trusteeship. Cependant le silence gardé depuis deux ans trois semaines sur ce sujet indique bien que l'on ne tient pas à faire trop de remous autour de lui.

Par ailleurs, l'accord franco-russe, prototype desdits accords régionaux, au sujet duquel l'attitude de Moscou avait paru ambiguë lors de l'incident des puissances invitantes, a été l'objet de déclarations de la presse soviétique inspirée, qui le replacent dans toute sa valeur.

Mais il y a là encore une raison de pragmatisme qui jouera. L'accord de Chapultepec, passé entre les Nations américaines, n'est pas autre chose qu'un pacte régional dont les États-Unis font matériellement partie. Refusera-t-on à l'Europe ce que l'on s'accorde au Nouveau Continent?

Sur ce terrain encore, pour obtenir satisfaction juridique, il faudra accorder aux autres les conditions que l'on désire pour soi-même.

On sait ce que veut la France en cette matière : liberté de conclusion des pactes régionaux avec déclaration à l'organisme mondial de sécurité, jeu automatique de ces pactes, aucune révision de ceux existant antérieurement à San-Francisco.

Il reste que l'attitude des Nations du groupe panaméricain que nous venons de signaler va presque sûrement — si elle n'a pas été modifiée au dernier moment ou en cours des séances — susciter à San-Francisco des débats compliqués.

Peut-être se souvient-on que cette attitude a été précisée à la Conférence de Mexico par une proposition du Brésil approuvée par l'assemblée. Cette proposition exprimait que, tout en faisant partie du Conseil mondial de sécurité et ayant à ce titre vue sur les conflits des nations des autres continents, les nations américaines n'auraient pas à lui présenter les leurs à ce conseil et seraient soustraites à sa juridiction.

Il faut savoir si les nations non américaines acceptent cette absence de réciprocité.

Cet examen schématisé de quelques-unes des questions qui se débattent à San-Francisco est des plus encourageants pour la France. Toutes ses thèses, tous ses postulats sont confirmés ou renforcés par les réalités et sa position particulière est précisément, celle qu'ambitionnent les autres — à moins qu'ils n'aient des exigences beaucoup plus grandes.

Un seul obstacle peut se dresser devant elle : la mauvaise volonté. De bonne foi on devra nous donner gain de cause sur tous les points. Mais on sait déjà certains cheminements souterrains. Les amis de l'Allemagne, actuellement camouflés par prudence, n'en travaillent pas moins pour elle. N'avons-nous pas entendu, récemment, une voix qui peut se faire entendre assez fortement à Washington, réclamer dans l'organisation de la paix un article qui prescrirait la révision des traités tous les dix ans?

Nous savons ce que cela veut dire. Mais nous voulons être certains que l'Ancien et le Nouveau Monde sont maintenant trop renseignés sur ce dont les Allemands sont capables pour retomber dans les folles maladrances qui ont suivi 1918.

S. DE GIVET,



30 avril à Milan : Mussolini vient d'être fusillé par les patriotes italiens. Gisant sur celui de sa maîtresse Clara Petacci, le corps du Duce est exposé sur une voie publique au mépris de la foule. Dans ses mains lui a été glissé ce qui fut son hochet sa vie durant : le fameux faisceau du licteur. C'est la fin d'une aventure et d'un aventurier.

MUSSOLINI OU L'HISTOIRE D'UN AVENTURIER



LE DÉBUT DE LA FARCE : LA FAMEUSE MARCHÉ SUR ROME EN "CHEMISE NOIRE" (1922)

ON l'a appelé « César de carnaval ». Il n'était ni César, ni carnavalesque. Toute sa vie est remplie d'anecdotes qui nous le montrent ambitieux et grotesque.

Fils d'un forgeron et d'une institutrice, plutôt « gardeuse » d'enfants que pédagogue, Mussolini (Benito) est né le 29 juillet 1883, un dimanche, à Predappio, dans la Romagne.

Dès son enfance, il pleurnichait quand ses petits camarades l'avaient rossé ou lui avaient jeté une pierre. Son père, alors, lui répondait d'en renvoyer deux pour une et le marmot aiguisait de gros cailloux pour se défendre.

Bien que son père fût un anticlérical farouche, l'enfant va en classe chez les prêtres pour faire plaisir à sa mère. Il s'y sent mal à l'aise et, à l'église, l'odeur des cierges et de l'encens lui donne des nausées.

Le voilà instituteur à Gualtieri

pour 56 livres par mois, salaire de famine. D'ailleurs, il est à tel point plongé dans la misère qui s'étend sur tout le peuple de la Péninsule qu'à vingt ans il ignorera encore le goût du café, avant de le faire passer à ses adversaires vingt ans plus tard !

Dégoûté par cette vie trop modeste pour lui, il laisse l'école en 1902 et, avec 45 livres que lui a envoyées sa mère, part pour la Suisse. Il y arrive pour apprendre l'arrestation de son père, alors maire socialiste de son village. Il ne rentrera pas pour autant chez ses parents, mais rencontrera en Suisse la fameuse révolutionnaire russe Angélica Balabanov. Celle-ci, qui s'attachera à lui, lui enseignera l'allemand dans Marx et Engels !

Et voici notre Benito qui rentre dans son pays avec son bagage de marxisme, sa fougue révolutionnaire et, déjà, une certaine misanthropie



1915 : Benito Mussolini est caporal — caporal comme Adolf — de bersagliers.



1918 : sous le casque du combattant, il rêve de conquérir le pouvoir.



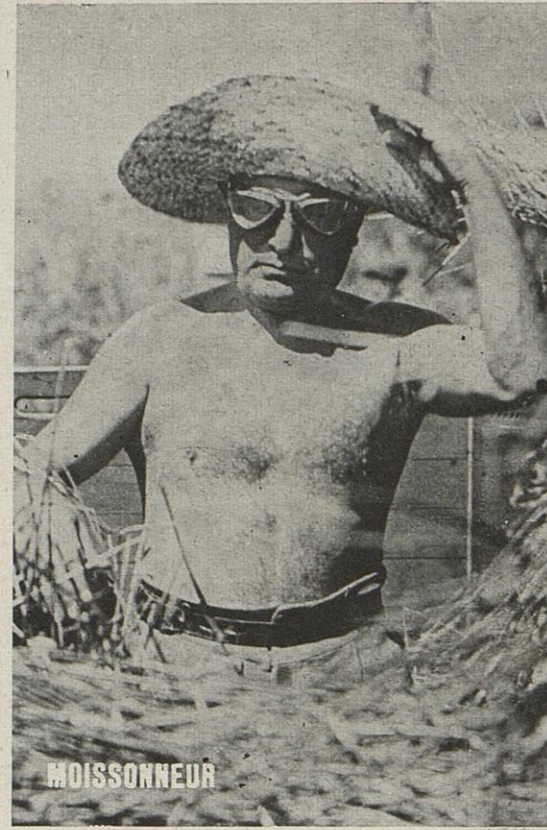
1922 : il a marché sur Rome et est devenu le maître absolu de l'Italie.



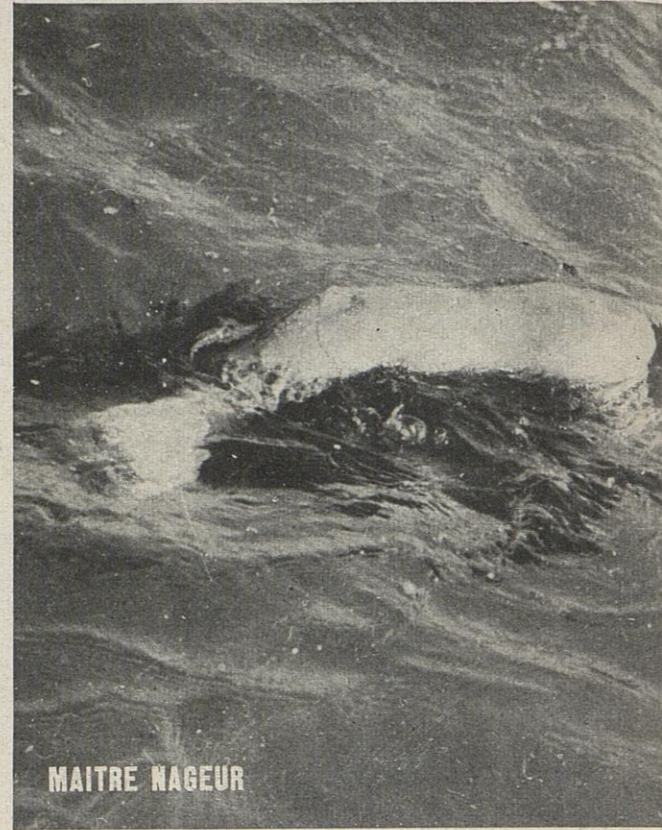
1926 un mécontent lui a lancé une bombe qui lui a éraflé le nez.



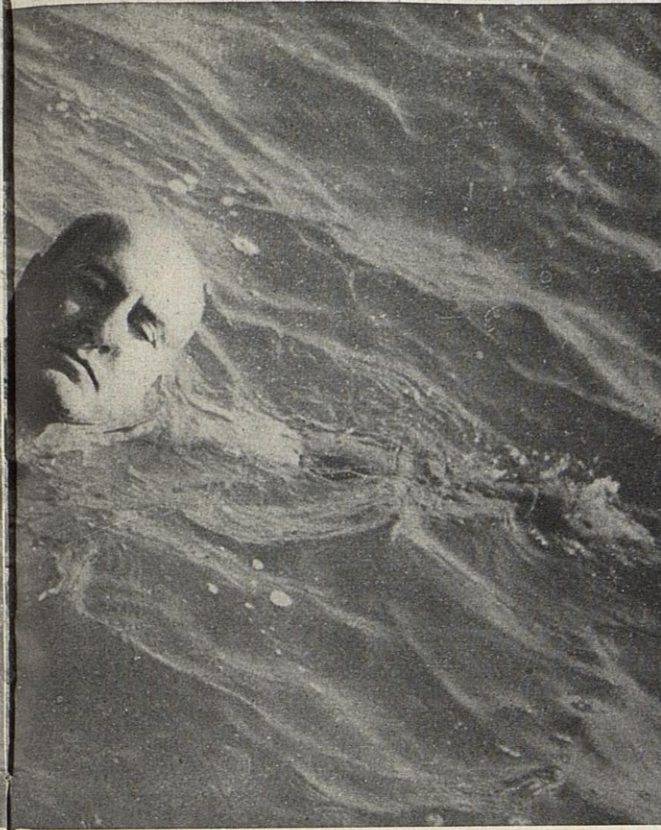
PROPHÈTE



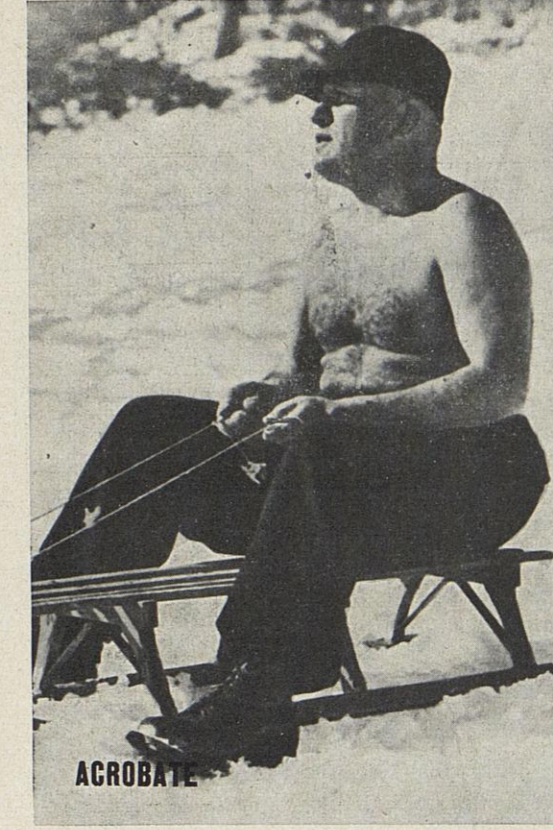
MOISSONNEUR



MAITRE NAGEUR



ACROBATE



FOUDRE DE GUERRE



MINEUR

DEPUIS 1922 CE DICTATEUR FRÉGOLI JOUAIT EN PERMANENCE LA "COMMEDIA DELL'ARTE"

qui lui fera négliger la personne d'autrui pour arriver au premier plan et qui le conduira à retourner sa veste sans la moindre pudeur. Mussolini, avant de négocier les accords de Latran avec le Vatican, était un farouche anticlérical. Controversant un jour avec un pasteur protestant, sur un quelconque tréteau, il lui dit : « Si Dieu existe, je lui donne cinq minutes pour me foudroyer ! » Et il sortit sa montre. Les cinq minutes passèrent sans que la foudre divine se manifestât. « Dieu n'existe pas ! La preuve en est faite ! » s'esclaffait alors le futur maître de l'Italie.

En 1914, Mussolini était contre l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés des Alliés. Soudain, en novembre 1914, Mussolini devint farouchement interventionniste. On dit que l'entrée en action de la « cavalerie de Saint-Georges » n'était pas étrangère à ce changement brusque. Car, pour Mussolini, il n'y avait pas de profits négligeables.

Son attitude inconstante et sa position interventionniste en 1914 lui valurent d'être chassé de la direction de *L'Avanti* et exclu de son parti par ceux-là mêmes qui l'avaient mis à leur tête. Rageur, il cassa le verre placé sur la tribune et le lança à ses adversaires :

« Vous me haïssez, parce que vous m'aimez encore ! Si vous croyez m'exclure de la vie publique, vous vous trompez. Vous me trouverez toujours devant vous vivant et implacable. »

La mort de Matteotti, le grand martyr socialiste italien assassiné par les hommes de main de Mussolini, n'a que trop prouvé que le camarade de combat de la veille n'avait pas menacé en vain.

Par contre, arrivé au pouvoir, le dictateur italien avait bien oublié certains de ses propos, tel celui qu'il tint, au printemps de 1914, aux jurés d'un procès politique; il déclarait alors :

« Imaginez une Italie où 36 millions de citoyens penseraient tous de la même manière, comme si leurs cerveaux avaient été fondus dans un même moule, et vous aurez une maison de fous; ou plutôt le royaume de l'ennui et de l'imbécillité. » Il avait oublié d'ajouter alors, à Roca-Gorga où se tenait le tribunal, « et du crime ».

Un royaume dont il devint le maître, une maison de fous dont il fut le bâtisseur quelques années seulement après cette proclamation.

Mussolini empereur des fous, roi de

l'ennui, de l'imbécillité et du crime; il avait vu juste.

Le 29 mai 1940, à 11 heures, le maître de l'Italie expliquait à Leurs Excellences Badoglio, Cavagnari, Pricolo et Graziani, au cours d'une réunion secrète :

« Je vous ai convoqués ce matin pour vous communiquer ce qui suit. Dans mon mémoire du 31 mars, j'ai expliqué avec une logique que Sa Majesté le Roi a trouvée « géométrique » que nous ne pouvons pas éviter la guerre, que nous ne pouvons pas la faire aux côtés des Alliés, que nous ne pouvons la faire qu'aux côtés de l'Allemagne ».

Cynique, Mussolini ajoutait :

« Si nous tardions (à entrer en guerre) deux semaines ou un mois, nous n'améliorerions pas notre situation et nous pourrions donner à l'Allemagne l'impression que nous arrivons après coup, quand le risque est moindre. Considérons en outre qu'il n'est pas dans nos habitudes morales (*sic*) de frapper un homme qui est sur le point de tomber. »

On en aurait douté ! Et comment ne pas admirer cette logique « géométrique » qui pousse Benito Mussolini à précipiter

l'Italie dans la guerre, contre la volonté de la grosse majorité du peuple italien !

« Géométrique » ou non, cette logique vient de conduire l'ex-hervéiste Mussolini devant ses juges naturels : ses compatriotes qu'il a menés au massacre; les peuples de l'existence desquels il a fait trop bon marché.

Aujourd'hui, en effet, nous arrive d'outre-Alpes la nouvelle de l'exécution de Mussolini par les patriotes italiens.

Le traître a payé sa double trahison : trahison de ses anciens camarades de combat, qu'il a fait assassiner ignominieusement; trahison des idées qu'il avait héritées de son père et auxquelles il avait juré, sur la tombe de ce dernier, de consacrer toute sa vie : idée de justice sociale, idée d'entente entre les peuples et idée républicaine. « La République, quelle belle chose ! » disait-il quand il était socialiste.

Puisse la mort de Mussolini être le présage de l'avènement de cette république et puisse-t-elle aussi être un avertissement à tous ceux qui, par ambition, ont trahi ou voudraient trahir !

MICHEL DELOR.



QUAND BENITO MUSSOLINI FAISAIT COURIR SES MINISTRES A ROME



SEPTEMBRE 1943, APRÈS SA FAMEUSE ÉVASION



DE L'HOTEL DU GRAND-SASSO DES ABRUZZES



PAR AMOUR DU FUHRER, IL AVAIT APPRIS LE "PAS DE L'OEI"



SKIEUR

EN marge d'un formidable effort scientifique intégralement axé sur la guerre, les laboratoires des différents pays poursuivent actuellement la mise au point de quelques inventions pacifiques, destinées à orner le monde de demain. La télévision est l'une des plus prestigieuses. « Entrevue » à la veille des hostilités, arrêtée par les événements mais perfectionnée en secret malgré mille difficultés, c'est une des réalisations dont le public, très légitimement, attend les résultats les plus immédiats.

Il s'en faut, au surplus, que les ingénieurs français soient en retard sur l'étranger, bien au contraire. Durant l'occupation, un véritable « maquis de la technique » se constitua dans nos laboratoires. Outre l'étude d'appareils militaires — « Radars », détecteurs à ondes courtes, etc. —, que nos ingénieurs ne pouvaient poursuivre qu'au péril constant de leur vie, les laboratoires français s'attaquèrent à un vaste programme de recherches dans le domaine de la télévision. Les résultats obtenus sont d'autant plus remarquables que les techniciens ne disposaient que d'organes anciens; leurs types de « lampes », notamment, dataient de 1939.

PRINCIPE DE LA TÉLÉVISION

Transmettre un son, par téléphone ou radiophonie, est chose relativement aisée; les différentes ondes sonores, constituant le son total, se superposent en effet en une onde complexe unique : il suffit de « moduler » le courant électrique du téléphone — ou l'« onde porteuse » de la radio — suivant cette onde globale, par l'intermédiaire d'un microphone. A l'arrivée, l'onde complexe électrique reproduira le son sous forme d'un ébranlement de l'air : le haut-parleur le plus perfectionné n'est jamais qu'une membrane qui vibre!

Il n'en est pas de même pour la télévision, où tous les points, clairs ou obscurs, constituant le spectacle, doivent être transmis individuellement. Une transmission simultanée est impossible, avec les images actuelles qui comportent jusqu'à un million de points bien distincts; mais la classique « persistance des impressions lumineuses sur la rétine » — phénomène physiologique qui est à la base du cinéma — nous permet de recourir à une transmission successive rapide; un organe transmetteur unique « balaye » de son « regard » tous les points de l'image, assurant la transmission totale en un temps obligatoirement inférieur à $1/10^6$ de seconde. Le chiffre de 24 images par seconde sera probablement admis comme « standard », à l'imitation du cinéma.

Les premiers appareils explorateurs comportaient un « disque de Nipkow », percé de trous disposés en spirale; derrière le disque se trouvait placé l'organe photo-électrique, qui pouvait être un œil électrique (cellule photo-électrique), et qui était relié aux appareils émetteurs d'antenne. A chaque tour du disque, l'image à transmettre se trouvait explorée, en autant de « lignes » que le disque comportait de trous. Un dispositif analogue présidait à la reconstitution de l'image, au poste récepteur; l'organe

photo-électrique, ici, était une « lampe au néon », sans inertie lumineuse, qui clignotait sur les « ordres » transmis par le poste émetteur. A travers le disque tournant, des taches lumineuses plus ou moins intenses se trouvaient projetées sur un écran, reformant l'image transmise.

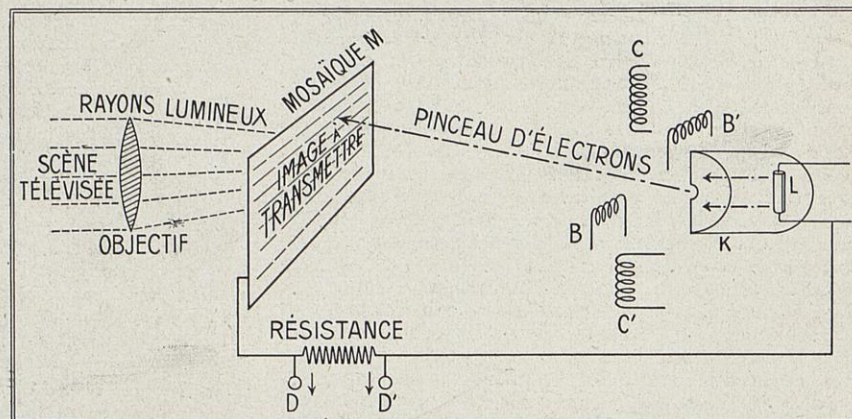
Ce système supposait, bien entendu, une concordance rigoureuse entre les rotations de deux disques, problème dont la technique a fourni des solutions satisfaisantes à l'aide de signaux radio-électriques spéciaux.

LES RÉCENTS « TUBES ÉLECTRONIQUES »

La télévision n'est devenue réellement « possible » que lors de l'introduction des « tubes » émetteurs et récepteurs, dérivés de l'« oscillographe cathodique » ou « canon à électrons ».

Imaginons un tube de verre en forme de carafe, comportant un goulot cylindrique raccordé à une partie évasée en cône. Dans ce tube, on a fait le vide. Une « cathode » analogue à celle des lampes de radio, chauffée par un filament incandescent, est placée à l'extrémité du goulot; elle émet un faisceau d'« électrons » — ou grains d'électricité négative — que l'action magnétique d'un bobinage se charge de réduire à un mince « pinceau »; des plaquettes portées à un potentiel variable, ou des bobinages parcourus par des courants également variables, ont pour fonction de « dévier » le pinceau qui va ainsi balayer le fond du tube. Ce pinceau cathodique constitue un « explorateur » rapide et sans inertie qui permet, pour l'émission, d'analyser toute la surface d'une image, formée sur le fond du tube par un objectif optique; pour la réception, le pinceau cathodique — dévié en concordance avec le pinceau du poste émetteur et réglé en intensité suivant l'éclat du point de l'image rencontré par le pinceau émetteur — vient balayer une surface enduite d'une substance fluorescente, qui s'illumine par le choc des électrons. On obtient ainsi la reconstitution de l'image.

Il ne saurait être question ici de résumer, même brièvement, l'histoire des tubes de télévision depuis une quinzaine d'années : « iconoscope » de Zwornik, dissecteur de Farnsworth, télépantoscope de Castellani, orthiconoscope, super-emitron, etc. Nous donnons à titre d'exemple le schéma du tout dernier-né de la technique des tubes de



Principe de l'« isoscope » électronique pour la prise de vues de télévision : L'image optique de la scène à téléviser, fournie par un objectif, se forme sur la « mosaïque » M, constituée par une lame transparente de mica, sur laquelle a été déposée une couche ultra-mince, également transparente, de platine; sur la face arrière se trouve une couche de sphères microscopiques (environ 1 millième de mm. de diamètre) d'argent oxydé, recouverts de césium. A l'autre extrémité du tube, une cathode L à l'oxyde de baryum chauffée par un filament incandescent émet des électrons; ceux-ci sont accélérés par une chemise métallique à fente K portée à 200 volts, canalisés en un mince pinceau (par une grosse bobine, non figurée, qui entoure tout le tube) et déviés rythmiquement par les bobines auxiliaires BB' et CC', suivant la technique classique du « balayage ». Le « spot », ou tache électronique produite par le pinceau sur la mosaïque, explore celle-ci rythmiquement; suivant qu'il rencontre un granule plus ou moins éclairé, cet impact se traduit par un courant électrique plus ou moins intense qui s'écoule par la lame de platine et qui est envoyé par les bornes DD' aux appareils émetteurs d'antenne. Ce tube constitue une application du principe des « électrons lents » (Acad. des Sciences, 10 juillet 1944); il permet d'obtenir la modulation directe de l'« onde porteuse » par la lumière.

télévision : l'isoscope du grand spécialiste français M. Barthélémy.

TÉLÉVISION EN COULEURS

Dès que les circonstances permettront d'envisager une reprise des émissions, il semble que, malgré les difficultés de l'heure, une large fabrication des « récepteurs de télévision » puisse être envisagée. Il s'agirait, pour commencer, d'un poste simplifié, avec tube de 31 centimètres enclos dans l'ébénisterie, combiné avec un poste récepteur ordinaire de radiodiffusion. Le prix d'un tel ensemble aurait été de l'ordre de 8.000 francs en 1939; il semble difficile de fixer un chiffre quelconque aujourd'hui.

Pour la clientèle aisée, un récepteur « projetant les images sur écran » de 1 m. x 1 m. (système De France) est à l'étude, ainsi qu'un récepteur de télévision en couleurs. La « définition » des images, qui était avant la guerre de 441 « lignes » d'exploration, en France, a pu être portée à 1.000; mais une telle finesse semble inutile, car ce ne sont plus les phénomènes électroniques, dans ces conditions, qui limitent le « grain » des images. Les Américains proposent 525 lignes pour le « standard » futur.

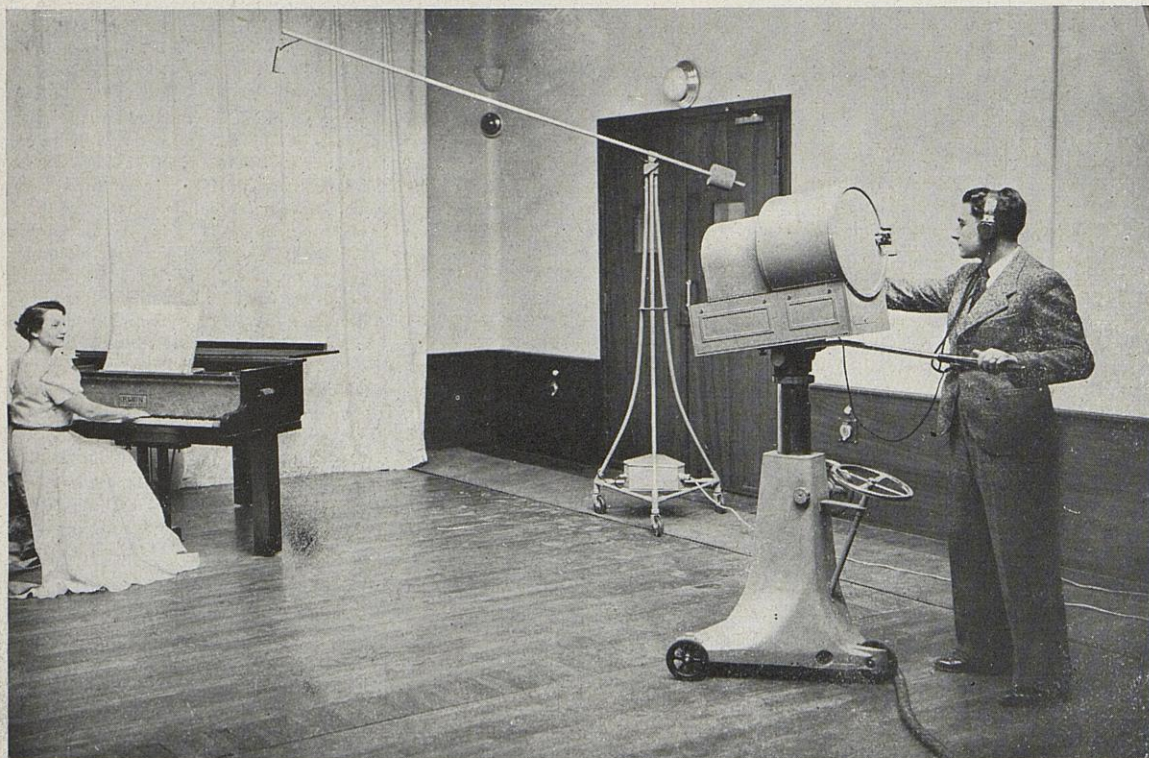
Une réalisation techniquement très étudiée est celle du « télécinéma », qui permet la transmission d'un film, déroulé au poste émetteur. Satisfaisante sur les écrans de petites dimensions, l'image obtenue est encore trop peu lumineuse pour les grands écrans de cinéma mesurant 4 m. 50 sur 3 m. 50.

La « télévision en couleurs », également en pleine évolution, comporte trois transmissions simultanées, permettant la réception de trois vues de l'image à travers trois « filtres » colorés violet, vert et orangé (couleurs « fondamentales »). Il se produit une reconstitution synthétique des couleurs naturelles comme dans le cinéma en couleurs.

Depuis 1940, la National Broadcasting Company a établi à Philadelphie, Washington et Chicago des stations émettrices de relais. Au New-Yorker Theatre, des projections de télévision ont été faites sur grand écran de 4 m. 50 x 6 m. Les ondes, reçues à la Radio Corporation, sont captées par antenne et transmises à la salle par conducteurs concentriques. Le tube cathodique, long de 35 centimètres avec un diamètre de 17 centimètres, est placé devant un miroir concave qui renvoie l'image à travers un objectif extralumineux (f 0,7) vers l'écran. L'opérateur dispose d'un double pupitre, pour la manipulation des images et du son.

Le développement d'un grand réseau de télévision en France sera incontestablement une œuvre de longue haleine. Il ne faut pas oublier que des ondes extrêmement courtes — d'autant plus courtes que la « définition » de l'image est plus fine — sont indispensables pour la transmission; or, ces ondes se transmettent uniquement en ligne droite, comme la lumière. On est ainsi ramené, par un curieux paradoxe, au problème de la « transmission à vue » du télégraphe Chappe : il s'agit qu'en tous les points du territoire une antenne émettrice au moins soit visible au-dessus de l'horizon! Cette vaste réalisation pose des problèmes techniques qui n'ont rien d'insurmontable et qui seraient rapidement résolus, assurément, s'ils étaient seuls à se poser dans la France d'aujourd'hui.

Pierre DEVAUX.



PRISE DE VUES DANS UN STUDIO A L'AIDE D'UNE CAMÉRA DE TÉLÉVISION MODERNE DITE A « ISOSCOPE »

LES LETTRES **La GUERRE** d'après Tolstoï

On vient de rééditer, traduit par Henri Mongault et préfacé par Pierre Pascal (chez Gallimard), *la Guerre et la Paix*. J'en ai profité pour relire le chef-d'œuvre de Tolstoï, ce qui ne m'était pas arrivé depuis la guerre de Quatorze. Je me souviens qu'à cette époque le fatalisme historique de Tolstoï m'avait beaucoup séduit. On connaît les idées du romancier russe sur l'histoire en général et en particulier sur la guerre. D'après lui, la volonté des chefs d'État et le génie des grands capitaines n'y jouent aucun rôle. Ce n'est pas Napoléon qui a déclaré la guerre au tsar Alexandre en 1812, c'est tout l'Occident qui a voulu, d'une volonté instinctive et confuse, mais irrésistible, envahir l'Orient de l'Europe. Ce n'est pas Napoléon qui a livré et gagné la bataille d'Austerlitz, c'est la masse de ses soldats, et quant à la bataille de Borodino qui, d'après Tolstoï, fut une victoire des Russes, bien que ceux-ci eussent abandonné le champ de bataille aux Français, ni Napoléon, ni Koutouzov n'en furent responsables, tout l'honneur en revient au patriotisme du soldat russe. Napoléon n'a exercé aucune action sur l'évolution de la bataille pour l'excellente raison qu'aucun de ses ordres n'a pu être exécuté; tout s'y est passé dans l'incohérence d'engagements particuliers où la fortune changeait de camp d'heure en heure sans qu'on sût pourquoi. Tolstoï, qui, en tant que patriote russe, sous-estime évidemment Napoléon, ne met pas non plus très haut la science militaire de Koutouzov, si tant est que l'expression science militaire ait pour lui un sens; du moins reconnaît-il au Sérénissime le mérite d'avoir compris que la meilleure stratégie consiste à ne pas croire en elle-même, à laisser les choses aller et à s'en remettre à la Providence du soin de faire pour le mieux. Le Koutouzov de Tolstoï, vicillard obèse et somnolent, n'est pas sans rappeler un peu le Joffre de la bataille de la Marne. C'est ce qui m'avait frappé la dernière fois que j'avais lu *Guerre et Paix* et qui m'avait rallié peu ou prou aux idées de Tolstoï sur la conduite de la guerre. L'impression que m'a faite ma récente lecture est bien différente. Le fatalisme de Tolstoï ne m'a plus touché du tout et il n'est pas difficile de deviner pourquoi.

La responsabilité des dirigeants allemands dans la guerre de Quatorze n'est pas douteuse, mais elle se laisse moins aisément percevoir que celle de Hitler dans cette guerre-ci. D'abord, François-Joseph et Guillaume étaient entourés par un parti militaire dont l'influence sur eux fut incontestablement déterminante. Qu'on y ajoute la concurrence navale anglo-allemande, la turbulence balkanique, le réveil du nationalisme français... Tout cela formait un ensemble de circonstances où la culpabilité du militarisme et de l'impérialisme germaniques s'obscurcissait et se diluait. Un certain scepticisme était excusable en ce qui concernait le rôle joué par les hommes d'État dans la crise européenne. Ce scepticisme, les théories de Tolstoï le justifiaient et le renforçaient. Était-ce le génie de Joffre qui avait gagné la bataille de la Marne? Était-ce seulement son sens divinatoire? Il était permis d'en douter. Ou bien les mots « miracle de la Marne » étaient dénués de sens, ou bien ils désignaient le mystérieux concours de force invoquée par Tolstoï à propos de la campagne de 1812, et qui, en septembre 1914, avait joué en notre faveur. Je me hâte d'ajouter qu'il n'en alla plus de même au printemps et dans l'été de 1918. Cette fois, l'action directe et personnelle de Foch et de Clemenceau n'était plus douteuse.

Du système de Tolstoï, il me semble pourtant que certains aspects gardent un air de vraisemblance, et je pense en particulier à la bataille de Borodino dont le récit, dans *Guerre et Paix*, s'impose à l'esprit du lecteur avec une force extraordinaire. Oui, il est infiniment probable en effet qu'à Borodino rien ne s'est passé comme l'avaient prévu et ordonné Napoléon et Koutouzov. Leurs soldats se sont battus de leur volonté propre et en toute indépendance, si l'on peut dire, puisque les ordres ne leur parvenaient pas. Mais de Borodino à nos grandes batailles modernes, vastes entreprises de destruction réglées à coups de téléphone et de T. S. F., la différence est plus grande que de Borodino à la bataille de Cannes ou à celle des Thermopyles. La science des ingénieurs et l'expérience des états-majors ont presque complètement éliminé de la guerre moderne le jeu des impondérables, l'influence du hasard et l'efficacité de la valeur individuelle. La stratégie et la tactique se réduisent de plus en plus à des calculs de résistance d'où les effets de surprise sont à peu près bannis. C'est ce qu'avaient compris ceux qui, dès l'entrée en guerre de la Russie et des États-Unis, avaient prévu la défaite allemande. C'est ce à quoi n'ont pas voulu croire Hitler et ses lieutenants, imbus d'un romantisme et d'une mystique qui, pour différer de la mystique et du romantisme tolstoïens, n'en étaient pas moins destinés à recevoir du rationalisme scientifique appliqué à la stratégie et à la tactique le plus éclatant démenti.

André BILLY,
de l'Académie Goncourt.



DEUX CHANTRES DE PARIS AU TRAVAIL **QUAND TOUCHAGUES ILLUSTRÉ LÉON - PAUL FARGUE...**

Ce qu'il appelle son fauteuil d'orchestre — ou plutôt sa loge de balcon! — c'est, rue de la Paix, cette baie lumineuse frangée d'oiseaux et de cactées qu'il aime pour nous venir, par delà les brumes lyonnaises, du chaud pays catalan où la fraîcheur de son nom, « Tuxaïgues », veut dire « l'arbre près de l'eau »...

Le voici qui, dans ce climat de la capitale qu'il a fait sien, finit d'illustrer *Souvenir de Paris*, le livre de Léon-Paul Fargue, un autre Parisien, d'origine! qui apporte sur le luxe et la féminine élégance de notre époque le témoignage poétique et sensible d'un grand artiste.

On sait, pour en avoir rêvé, toute la fidèle tendresse qu'il garde aux quartiers oubliés, méconnus de « sa » ville!...

— Aujourd'hui, me dit Touchagues, c'est sur l'Opéra, la Concorde, le faubourg Saint-Honoré, les Champs-Élysées, le Bois que Léon-Paul Fargue promène ses regards amoureux. Pour accompagner son texte, j'ai cherché à fixer l'expression d'un instant qui va nous échapper, avec ces chapeaux déjà disparus, ces chiens tondus à la zazou, les vélo-taxis et les fiacres! Nous faisons le point, en essayant de dégager le caractère déterminé, pour un temps, de l'influence féminine.

— Comme si les hommes n'étaient pour rien dans la création de la mode!

— Pour moins qu'ils le croient sans doute! L'influence de la femme, dans ce domaine aussi,

sourit Touchagues, est indéniable. C'est elle seule, j'en suis certain, qui inspire, suggère et, après, corrige, interprète. C'est cette souplesse d'adaptation qui est si merveilleuse chez elle: elle en vient insensiblement jusqu'à transformer sa silhouette selon son caprice! C'est là un des phénomènes d'évolution les plus curieux qu'il soit donné de voir!

Et Touchagues, assis sur un tapis jonché de fleurs printanières, je veux dire de planches fraîchement colorées, dessine négligemment la ligne d'épaules d'une Parisienne d'aujourd'hui et de son aïeule!

— Sans doute, poursuit-il, le sport succédant au farniente y a-t-il contribué, mais il n'empêche qu'il y a chez la femme un désir de changement qu'aiguillonne davantage encore l'atmosphère caractéristique de Paris.

— Mais tout n'est-il pas déjà trouvé?

— Si, bien sûr! mais ce qui fait la nouveauté dans ces transformations successives, c'est l'alternance des rythmes. Voyez-vous, ce qui rend Paris si générateur d'inspiration, c'est cette sorte d'allègement, de subtilité qu'il y a dans l'air même qu'on y respire... Chacun est sensible à cela, à ce sentiment de liberté, de non-contrôle rés exactement, qui est nécessaire, qui seul permet l'audace de toute création. Et c'est cela qui est spécifiquement parisien! On n'ose oser qu'à Paris.

— Ne reproche-t-on pas justement à Paris de paraître, sinon d'être trop futile?

Touchagues sourit, ses yeux pétillent... J'observe le geste de ses mains: quelle étincelle va jaillir de ces doigts?...

— Mais songez à tout ce que cela implique de poésie essentielle! Faire quelque chose de rien!... C'est bien là un des miracles de Paris. Non qu'il y manque ce qui fait le prix des choses, la qualité, mais en dépit de cette qualité, si j'ose dire! tout vous y a un air pas touché, jeté, aérien... Et cela, c'est le style!

— Les petites gens à Paris sont souvent des êtres extraordinairement réceptifs, ultra-sensibles, touchés spontanément par la beauté, poursuit Touchagues. Il faut bien reconnaître qu'il leur arrive d'être « nés là-dedans », comme on dit, qu'il s'agisse de mode, de théâtre ou de plus simple artisanat.

— Et ce sont plus souvent encore... des provinciaux, n'est-ce pas?

— Pourquoi pas? On y vient de plus loin! acquiesce Touchagues avec une vivacité de Pyrénéen. Paris n'est-il pas l'aimant magique qui attire le monde entier?

En quittant le studio, je remarque quelques changements: une glace pastellisée ici, une colonne là...

— Oui, j'en avais assez! alors, j'ai un peu modifié l'ensemble!

Et me désignant deux fauteuils rouge et or, assez péruviens:

— Je vais les montrer à Jouvett! L'antiquaire est venu l'autre jour: il ne les a pas reconnus!

Claude CÉZAN.

“ Le Roi Lear ” (Sarah-Bernhardt) et “ le Songe d’une nuit d’été ” (Edouard-VII)

C'EST le sentiment d'une intense circulation de sang que j'ai éprouvé l'autre soir en écoutant un des plus confus peut-être, par certains côtés le plus difficile, des chefs-d'œuvre de Shakespeare. Entendons bien que M. Dullin a voulu le rajeunir. En général, il faut se méfier de ce genre de chirurgie esthétique. Les grandes œuvres ont beaucoup moins de rides qu'on le croit. Et ce n'est pas en leur mettant des masques qu'on arrive à leur faire un visage lisse. Aussi bien, je n'approuve nullement les décors tortueux (je pense au tronc d'arbre dans lequel vit le fils proscrit du comte Gloster), ni les costumes, encore moins que les décors : comment peut-on imaginer que nous accepterons des guerriers du moyen âge, et même d'un peu avant, habillés à la japonaise ? Ces casques de Samourais n'engendrent pas la peur comme l'a voulu celui qui les a conçus, mais plutôt le sourire — et la gêne, par delà le sourire : oui, c'est cela, on est gêné comme devant une marque trop flagrante d'irrespect. Je m'étonne que M. Dullin n'ait pas été choqué dans son goût, toujours si aigu. Mais sans doute était-il surtout pris par son désir d'imprimer à l'œuvre le mouvement qu'il lui voulait, une sorte de vitesse interne, par laquelle nous avons été constamment entraînés. Là est son incontestable réussite, et le seul rajeunissement valable : une vibration qui porte jusqu'à sa conclusion sanglante, et si sanglante qu'elle risque de ne même plus nous émouvoir (toutes ces morts accumulées en quelques secondes touchent moins qu'une seule...). Chaque scène se détache, avec sa force, avec son intention. Il y a dans toute l'interprétation quelque chose de martelé qui fait penser à un pas de géant hugolien. C'est très impressionnant. Le moment où le comte de Gloster, aveugle, se fait conduire pour se suicider au bord d'une falaise par quelqu'un qu'il ignore être son fils et le stratagème du fils ont une puissance théâtrale qui devient irrésistible. Mais le plus impressionnant en tout ceci, c'est encore M. Dullin. Il n'a pas montré, comme on l'a écrit, un roi Lear gâteux, mais un vieillard que le malheur courbe et fait déraisonner. Son Roi est bien plus pitoyable dans sa folie que s'il rugissait, que s'il bombait le torse, que s'il déclamaient. Il faut aller voir et entendre M. Dullin, même si l'on n'aime pas les costumes qui font par instants trébucher la tragédie comme par des traînes trop longues. Voir et entendre aussi une pléiade de comédiens qui sont trop nombreux pour être cités nommément : chacun occupe avec honneur le rôle que le destin du drame semble lui avoir désigné. On sort du théâtre avec l'impression vague qu'un mystère n'est pas éclairci. Et c'est là, me semble-t-il, le plus bel éloge qu'on puisse faire à ce spectacle. Car, après tout, si nous nous croyons assez avancés en psychologie pour pouvoir démonter tous les

rouages des tragédies personnelles de l'homme, il en reste un sur lequel nous ne sommes guère plus avancés que Shakespeare lui-même : la raison de l'irraison, la raison de la folie. La folie incarnée par M. Dullin, orage traversé de longs éclairs lucides, est extraordinairement troublante. Peut-on dire, d'une folie jouée, qu'elle est admirable ?

* * *

Un autre Shakespeare va sans doute triompher au théâtre Edouard-VII. S'il ne triomphait pas, je serais à désespérer. Mais je serais étonné que le mérite de ce spectacle n'éclatât pas même aux yeux d'un large public. Pour une fois, on peut rire à de l'esprit vrai et s'émouvoir à de la poésie non fabriquée. C'est constamment charmant, jeune dans le sens le plus flatteur du mot — dans celui de création. J'ai vu deux soirs de suite du Shakespeare, le *Songe* après le *Roi Lear*; c'est une expérience assez extraordinaire que de passer du grand drame volontaire à une telle fantaisie; on douterait quelquefois qu'il s'agisse du même génie si les réflexions morales — comme celles sur le théâtre — qui interviennent brusquement au milieu de la féerie, si les fusées poétiques qui éclatent en pleine tragédie humaine ne portaient pas la même marque. Comme M. Dullin, « le Rideau des Jeunes » a voulu rajeunir Shakespeare. Reconnaissons que dans le domaine de l'irréel c'était sans doute plus commode. Il est nécessaire de préciser qu'il possédait dans l'adaptateur, M. Georges Neveux, un de nos plus authentiques poètes d'aujourd'hui. Mais l'admirable, c'est que le spectateur le plus soucieux de l'exactitude et du respect vis-à-vis de Shakespeare n'a jamais la moindre raison de se plaindre. Transposer, redresser le langage n'est nullement trahir l'esprit d'une œuvre de cette sorte. La mode de la féerie ne varie pas. Ce qui peut varier, c'est son mode d'expression. Et là où le poète a raison par certaines images neuves mais évidentes, le traducteur est excusable. La part de M. Neveux dans la réussite du spectacle est très grande. Grande aussi celle du musicien, M. Auric, qui a écrit une véritable partition. Tous les rôles sont tenus excellemment. Quelques personnalités émergent, chez les femmes surtout : M^{lle} Hélène Sauvanaix, adorable Titania, et M^{lle} Muni qui, dans le maillot de Puck, est le plus intelligent lutin qui ait jamais hanté les coulisses du rêve. Inutile d'en dire long sur MM. Arthur Devère et Piéral qui sont des comédiens éprouvés. Je n'oserais pas raconter le *Songe*. C'est immatériel, intouchable : on aurait peur de froisser l'histoire. Exactement comme on aurait peur de toucher les merveilleux costumes de Grés, qui ont cette beauté frêle, cette absence de contours des atours dont on est quelquefois revêtu dans les rêves, et seulement là.

René LAPORTE.

CINÉMA

“ LE PÈRE GORIOT ” A L'ÉCRAN

Pourquoi ne pas faire un film avec le *Père Goriot* ? Peut-être y a-t-il d'excellents scénarios originaux qui dorment dans les tiroirs des maisons de production, mais enfin le *Père Goriot*, c'est un titre, et l'on peut inscrire le nom de Balzac sur l'affiche. C'est de tout repos.

Il est parfaitement vrai d'ailleurs que ce chef-d'œuvre d'un grand romancier constituait un sujet possible pour l'écran. Il comporte une situation centrale, une intrigue multiple, une construction solide et des personnages vigoureusement dessinés. Certes l'on peut chercher autre chose au cinéma, mais il faut aussi admettre que ce moyen d'expression peut prendre toutes sortes de formes, dont aucune ne mérite a priori d'être bannie. Il y a des films excellents — comme *la Dame du vendredi* — qui ont l'allure d'une pièce de théâtre. Chez d'autres — comme *l'Assassinat du père Noël* — on trouve aisément, avec des qualités plus purement cinématographiques, la silhouette d'un roman. L'essentiel, c'est que ce soit réussi. Mais ce n'est pas le cas du *Père Goriot*.

Il faut louer sans doute les adaptateurs de n'avoir pas raconté une autre aventure, sous prétexte de transposer le sujet — comme il arrive trop souvent et pas toujours à bon escient. Mais c'est vraiment tout ce qu'on

peut dire en leur faveur et il faut ajouter tout de suite qu'ils ont trahi Balzac beaucoup plus gravement que s'ils avaient changé seulement quelques péripéties à son histoire. J'emploie le mot « adaptateurs », non pas au sens professionnel, mais dans une acception très générale, comprenant aussi bien le réalisateur que les scénaristes et le dialoguiste et — pourquoi pas ? — le producteur également, puisque d'aucuns prétendent aujourd'hui que c'est lui le véritable auteur d'un film... Mais il me paraît peu intéressant de rechercher qui est le plus responsable d'un emploi aussi inutile de la pellicule. Exprimons seulement l'espoir que dans la saison qui vient les films aussi mauvais que le *Père Goriot* ne seront pas plus nombreux qu'il n'est nécessaire pour que dans une production abondante fleurissent quelques chefs-d'œuvre de l'écran...

Ce qui fait que, malgré une apparente fidélité dans l'adaptation, le *Père Goriot* du cinéma n'est plus du tout le *Père Goriot* de la littérature, c'est qu'on ne retrouve dans celui de l'écran que le squelette de l'autre. Tout ce qui faisait l'intensité des personnages — et cette passion qu'apportait Balzac à les suivre de tous ses yeux dans leurs tourments, dans leurs victoires et dans leurs chutes — tout cela

est complètement absent du film. Il ne reste que de pâles silhouettes déchantant des phrases toutes faites — et peut-être y a-t-il parfois des phrases textuelles de Balzac dans le dialogue, mais elles sont plongées dans une ambiance tellement morne qu'elles s'y éteignent lamentablement.

Il n'y a aucune résonance dans ces images conventionnelles où des acteurs, qui viennent de se déguiser chez le costumier, sont enfermés dans leurs petites scènes comme des animaux dans une cage. Le sens profond de l'œuvre — ou tout au moins une certaine vision de la misère humaine au sein de la haute société d'une époque — est resté enfoui dans les pages du livre. On a seulement raclé la surface du sujet et cette raclure transparente n'apporte pas la moindre émotion.

L'interprétation, dans son ensemble, ne sauve même pas les meubles. Pierre Renoir fait un Vautrin de patronage et Georges Rollin n'est pas plus convaincant dans le personnage de Rastignac. Il leur sera beaucoup pardonné, car la tâche était rude. Claude Génat ne sort pas non plus du rôle sommaire et sec qu'on lui a taillé. Mais Larquey, très sobrement et intelligemment, réussit tout de même un père Goriot auquel on peut croire. Il a bien du mérite...

Jean ROUGEUL.



LOUIS DUCREUX

acteur, auteur, metteur en scène et paresseux manqué...

DÉJÀ le voici qui sort de l'aristocratique décor planté par Wakhevitch, en pleine Terreur, sur le plateau de l'Athénée (cet Athénée qui résonnera longtemps encore de l'enthousiaste ovation faite à Louis Jouvet, l'autre soir), pour le spectacle de ces *Clés du ciel* écrites sous l'occupation et qui devaient être montées alors...

Louis Ducreux y incarne cet élégant duc d'Aigremont, redoutable et désabusé, qui, pour avoir pressenti l'inévitable destin d'une société à laquelle il appartient, n'en éprouve pas moins, à hâter sa ruine, une ultime volupté.

Je ne sais quoi de machiavélique flotte encore, semble-t-il, dans son regard, sur son sourire...

— Vos projets ?

— Le charmant *Perlimplin* du grand Garcia Lorca, léger, latin, aux résonances étranges, que je dois mettre en scène au Vieux-Colombier, dans un agencement de décors qui permet d'enchaîner tous les tableaux sans en ralentir le rythme et concourt, par son dispositif imprévu, à accentuer l'atmosphère comme magique de la comédie espagnole.

— Y jouerez-vous aussi ?

— J'y serai *Perlimplin* auprès de Gaby Sylvia. C'est aussi une pièce où les héros cessent à un moment donné d'être de simples personnages pour devenir de véritables symboles.

— Et vous ne détestez pas ce genre de personnages ?

— Non ! Ainsi, au dernier acte de *la Part du feu*, souhaitais-je que le personnage de Klapotermann, auquel mon ami André Roussin donnait un tel relief, ne fût plus seulement un écrivain injustement dépourvu de son œuvre, mais l'image même des persécutés... Disons, si vous voulez, que j'ai une certaine inclination pour l'immatériel.

Il dit cela avec cette désinvolture, qui est une pudeur des Méridionaux, et cette nonchalance dont il ne lui déplaît pas de convenir :

— Savez-vous que je suis très paresseux ?

— Le théâtre ne vous a-t-il pas toujours attiré ?

— Sans doute ! pourtant j'y suis entré, si j'ose dire, à pas comptés et par étapes : d'abord comme comédien, puis, sans cesser d'être comédien, je fis de la mise en scène...

— Et à présent ?

Louis Ducreux sourit toujours... tout en poussant un profond soupir :

— A présent me voilà devenu comédien, metteur en scène et auteur dramatique.

— Vous aviez le goût de la paresse... et la vocation du théâtre ! — De quand datent vos *Clés du ciel* ?

— J'ai achevé de les écrire l'an dernier en rentrant de jouer la pièce de Roussin, *Am-Stram-Gram*. En sortant de cette comédie d'un accent très gai, nous retrouvions, les soirs du printemps 1944, l'atmosphère oppressante de la capitale...

Mais nous sommes interrompus par le roulement d'un tambour qui ne semble pas manquer d'entraînement ! C'est l'heure définitive où, chaque soir, les clés du ciel en main, Louis Ducreux dit adieu à sa pièce. J'aurai donc recueilli son dernier aveu ! Il était temps.

Claude CÉZAN.

BEAUX-ARTS

QUAND DES SOLDATS

EXPOSENT LEURS ŒUVRES DE GUERRE

L'EXPOSITION des peintres-soldats américains au Musée Galliera est sans prétentions, et bien sympathique. Nous sommes loin, ici, de l'émotion sur commande et du faux pathétique. Cet ensemble de peintures et de dessins réunit les œuvres de jeunes artistes mobilisés. Certains font partie de la section historique de l'armée américaine, d'autres ont simplement employé leurs loisirs à décrire ce qu'ils ont vu. On prend soin de nous avertir brièvement que les œuvres exposées sont des « impressions directes », qu'il faut « tenir compte du fait que ces artistes ont souvent été obligés de travailler dans des circonstances peu favorables ». J'aime beaucoup cette façon tout américaine de parler.

« Peu favorables », c'est le moins qu'on puisse dire! Ces œuvres rapides évoquent en effet les scènes les plus cruelles de la guerre, ses ruines, ses dévastations — et aussi ses risques, ses misères, son ennui. Elles le font (et c'est tout autant un document sur les Américains que sur la guerre elle-même) dans un esprit très particulier, assez différent du nôtre, mais qui nous deviendrait vite familier.

Presque toutes ces notations sont vives et nuancées. Elles ne dramatisent rien à l'excès. Aucune fausse éloquence, aucune poursouffure. Beaucoup de justesse d'observation, un esprit très humain, une certaine retenue dans l'émotion. Cela en dit peut-être plus long que beaucoup d'œuvres plus

Puisque nous sommes dans le tragique, allons à la galerie « Berri-Raspail », où une exposition s'intitule « Naissance de la Tragédie », préfacée par M. Waldemar-George. Il est extrêmement regrettable que ce dernier ne sache pas toujours exprimer clairement ses idées, car elles sont nombreuses et variées. On croit cependant discerner sous un amas de considérations philosophico-esthétiques l'idée en somme toute simple de montrer que certains artistes reflètent dans leurs œuvres l'atmosphère tragique de notre époque, quel que soit même le sujet traité.

A vouloir toujours prouver quelque chose, on ne prouve rien. Nous laisserons de côté, parmi les quatorze noms, un peu arbitrairement réunis, ceux de *Civet*, de *Berçot*, les petites loufoqueries sans conséquence de *Pierre Ino*, la « grande machine » de *Desvallières*, les compositions d'un pompérisme outrancier de *Michonze* qui galvaude dans le pire mauvais goût anecdotique des scènes sinistres de l'oppression; *Henry de Waroquier* qui sombre dans on ne sait quelle orgie déclamatoire. Nous négligerons même *Jacques Dupont*, où l'on sent un relent de mauvais naturalisme et de fait divers. On ne voit rien de tragique dans les « visions » de *Goerg* dont le goût des diableries est ici déchaîné; ces surenchères sur Jérôme Bosch prêtent plutôt à sourire. Que vient faire là *Gromaire* avec sa belle toile, l'orage sur la moisson?

Restent *Marchand*, *Grüber* et *Vénard*, dont l'inspiration est également douloureuse et entre lesquels on retrouve des affinités communes, ce que nous savions déjà. Enfin on a la joie de voir un ensemble assez restreint, mais magnifique de *Rouault*, où éclate, sans commentaire inutile, le sens tragique et pitoyable qui n'appartient qu'à lui, et qui fait souhaiter de voir un jour une exposition d'ensemble de ce grand artiste, attendue depuis des années.

La place me manque pour parler de la très remarquable exposition de *Valtat* à la « Galerie de l'Art Moderne ». Cette trentaine de toiles peu connues, provenant d'une collection particulière, s'échelonnent de 1892 à 1914. Elle sera pour beaucoup une révélation. Ah! ici c'est la joie de vivre, de voir et de sentir! on retrouve chez *Valtat*, dans ces œuvres anciennes, certaines des qualités qui firent les grands impressionnistes.

par Fernand PERDRIEL

GALERIES DE TABLEAUX

GALERIE PARVILLEE,
104, boulevard Haussmann.
Du 25 avril au 19 mai : Alexis Gritchenko.

ROBERT FRERES,
31, rue La Boétie.
Tous les jours : Présentation de Tapis, Persans Fins, Pièces Rares.

GALERIE « COULEUR DU TEMPS »,
9, rue Arsène-Houssaye, Paris, VIII^e.
Car. 37-18.
Ensembles d'œuvres de :
BRIANCHON, CERIA, LAPRADE, MARQUET, H. DE WAROQUIER.
A partir du 12 mai.

GALERIE DROUANT DAVID,
52, Faubourg Saint-Honoré.
Sélection de Maîtres Contemporains.

GALERIE D'ART BELLECHASSE
266, boulevard Saint-Germain. Inv. 38-52.
Métro Solférino.
Collections d'Ivoires signés
provenant d'Extrême-Orient.

GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFFLE.
12, rue Royale
« Jeunes Sculpteurs Français »

GALERIE B...
79, boulevard
Abel Barbaud.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET
RÉDACTEUR EN CHEF : René MAINE

DIRECTEUR : François de CLERMONT-TONNERRE
DIRECTEUR DES INFORMATIONS : Henri CLAIR

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : Pierre FINET
RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay -- Tél : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37
Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

SERVICE DE PUBLICITÉ DU " MONDE ILLUSTRÉ " :
1, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-2

Imp. E. Desfossés. Paris. — C.O.L. 31-3150 G 2

PHILATÉLIE

Aurons-le : la Femme qui a été traitée par les peintres classiques avec un respect que les modernes ne lui ont presque jamais témoigné n'occupe pas dans l'iconographie du timbre la place qu'un Corrège ou un Boucher lui ont donnée. La Philatélie a cependant fait appel à l'allégorie qui utilise abondamment le corps de la Femme, appelée à représenter indifféremment les vertus théologales, la Jérusalem céleste ou un certain nombre de péchés capitaux. La France, toutefois, est restée fidèle à sa galante tradition et, sauf sous le Second Empire où tous les timbres sont consacrés à Badinguet lauréat ou non, la Philatélie française utilise volontiers les traits féminins. Exceptons-en toutefois la Cérés de 1849 qui, avec son profil farouche et son menton puissant de grosse fille sensuelle, virilise outrageusement le type de la femme de chez nous. C'est la Semeuse de Roty, élégante et chevelue, qui est dans la tradition. Elle et Cérés ont longtemps joui d'une exclusivité qu'elles consentirent cependant à partager avec de charmantes dames des types Blanc, Mouchon et Merson. Mais la royauté philatélique de la Semeuse n'a pas résisté au ravissant visage de l'Ange souriant, de Rigal et Delzers, que nous plaçons parmi les femmes en dépit des doutes exprimés par les plus doctes autorités de l'Eglise. Très jolie aussi, la songeuse demoiselle à la lyre qui figure dans la composition dessinée et gravée par Ouvré pour « l'Art et la Pensée ». Mais c'est avec la rieuse « Champenoise à la Toca » de Spitz et Delzers, prototype de la jeune fille de

nos provinces, que la Philatélie rend enfin hommage à la grâce des femmes de chez nous, hommage sextuplé par l'exquise cohorte des « Costumes Régionaux » où la Picarde de Delzers et Barlangue, la Bretonne de Decaris et Feltesse, la Parisienne de Mazelin, la Bressoise de Lemagny et Dufresne, l'Auvergnate de Collet et la Provençale de Decaris représentent ce que nos artistes ont produit de plus charmant au cours de ces dernières années.

Mais nous allions oublier l'adorable jeune femme à la « lettre » que Piel a gravée d'après Fragonard pour le Musée Postal et qu'un marchand sensible à la beauté de l'épistolière a adoptée pour en faire la marque de sa jeune maison. J. B.

TIMBRES-POSTE p^r COLLECTIONS
THEODORE CHAMPION
13, Rue Drouot - PARIS-9^e

UN CADEAU DE CHOIX...
J. FORÉ Expert
ACHAT-VENTE
TIMBRES-POSTE
Env. Catal. P.A. Prix 13F
64, R. LAFAYETTE, PARIS. PRO. 3427

COLLECTION IMPÉRIALE
ALBUM DE
TIMBRES-POSTE
D'AVIATION
PRIX: 300F
Avec timbres
500 à 5.000F

A L'HOTEL DROUOT

CALENDRIER des EXPOSITIONS et des VENTES

EXPOSITIONS :

MARDI 8 MAI
Salle 1. Objets d'art anciens. Expert : MM. Damiidot, Lacoste M^e Ader.
Salle 11. Objets d'ameublement ... M^e Pruvost.

MERCREDI 9 MAI
Salle 8. Tableaux modernes. Bronzes. Experts :
M. Schœller M^e Pruvost.

VENTES :
MERCREDI 9 MAI
Salle 1. Objets d'art anciens. Experts : MM. Damiidot, Lacoste M^e Ader.
Salle 11. Objets d'ameublement ... M^e Pruvost.

JEUDI 10 MAI
Salle 8. Tableaux modernes. Bronzes. Expert :
M. Schœller M^e Pruvost.

VENDREDI 11 MAI
Salle 13. Bon mobilier M^e Audap.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

2 fonds
de contenance d'**HOTEL MEUBLÉ**
1^{er} R. LAFAYETTE, 135, Grand Hôtel du Nord ; 2^o R. de Rocroy, 32, Hôtel de Chantilly.
M. à p. 500.000 et 300.000 fr. Matériels en sus 212.900 et 138.700 fr. Consignation 700.000 et 300.000 fr. Adj. en 2 lots. Et. **DETROYE**, not., 6 pl. St-Michel, le 9 mai à 14 h. 30. S'adr. M^e Thorhauer, adm. jud. 350, r. St-Honoré, et au notaire.

NICE MONTBORON, belle villa huit pièces et dépendances tout confort, jardin 2.000 mètres carrés. Vue superbe. Libre à la vente. Prix int. **André HERBERT**, 19, rue de Téhéran, Paris.

L'Annuaire de la Noblesse de France
de luxe
illustrés en
souscription

O.C.E.L. Editions
(documentation M)
21, Quai des Grands-Augustins - Paris

ANNUAIRE DE LA NOBLESSE DE FRANCE
Fondé en 1843, 12, boul. Courcelles, Paris.
A céder cause maladie.

FINANCIÈRES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Le Conseil d'Administration a arrêté les comptes de l'exercice 1944 qui accusent un bénéfice net de 68.225.548 francs.

Il a décidé de proposer à l'Assemblée annuelle, convoquée pour le mercredi 30 mai, la distribution d'un dividende brut de 47 fr. 50 par action.

CRÉDIT LYONNAIS

Société Anonyme.
Capital : 1 milliard.
Réserves : 1 milliard.

R. G. Lyon B. 732. — L.B.F. 54.

Les actionnaires se sont réunis en Assemblée générale ordinaire à Lyon, le 16 avril, sous la présidence du Baron Brincard, président du Conseil d'Administration.

Toutes les résolutions ont été adoptées. Le dividende, payable en une seule fois, le 1^{er} juin 1945, a été fixé à 60 francs par action, moins les impôts.

M. Tirard, administrateur sortant, a été réélu. La nomination de M. Charles Schneider comme administrateur a été confirmée.

Quitus a été donné de la gestion de M. Lericq, ancien administrateur décédé.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ACTIONNAIRES DE LA BANQUE DE FRANCE

L'Assemblée générale des Actionnaires de la Banque de France s'est tenue, le 22 mars 1945, sous la présidence de M. Emmanuel Monick, gouverneur, qui a donné lecture, au nom du Conseil général, du compte rendu des opérations de l'exercice 1944.

M. de Marcheville a présenté, en son nom et au nom du Collège de Censure, le rapport des Censeurs.

Service des Petites Annonces

Le *Monde Illustré* a créé un service destiné à faciliter à ses lecteurs et abonnés leurs rapports avec différents annonceurs concernant ventes, achats, échanges ou locations. De plus, ce service se tient à la disposition de ses abonnés et lecteurs pour leur fournir tous renseignements concernant les lois actuellement en vigueur sur les propriétés. Nos lecteurs pourront adresser leurs offres et demandes de renseignements pour insertion concernant cette rubrique au Directeur du service des petites annonces du *Monde Illustré*, 69, quai d'Orsay.

Le Directeur-Gérant : Pierre NAQUET.

L'avenir au
Rasoir Electrique



*SANS SAVON. SANS CRÈME NI EAU. SANS LAMES

Rasez vous de près, à sec,
avec

CADILLAC

LE RASOIR ÉLECTRIQUE DE QUALITÉ



FABRIQUÉ EN FRANCE PAR SOCIÉTÉ CENTRAVENTE
SERVICES COMMERCIAUX : 5, rue de la Renaissance, Paris, 8^e - ÉLY. 10-86.

Fabrication strictement contingentée



COGNAC
LARSEN



MERCIER FRERES

MAISON FONDÉE EN 1828

AMEUBLEMENT - DÉCORATION

ANCIEN - MODERNE

PARIS - 100, Faubourg Saint-Antoine - PARIS



COMME
LE BON VIN
il se bonifie
en vieillissant, le

de la
BON
LIBÉRATION

PRIX D'ACHAT DU BON.... 960 fr.
SIX MOIS APRÈS (1.45 %).... 967 fr.
CINQ ANS APRÈS (2.50 %) 1080 fr.

Remboursement à partir du
6^e Mois